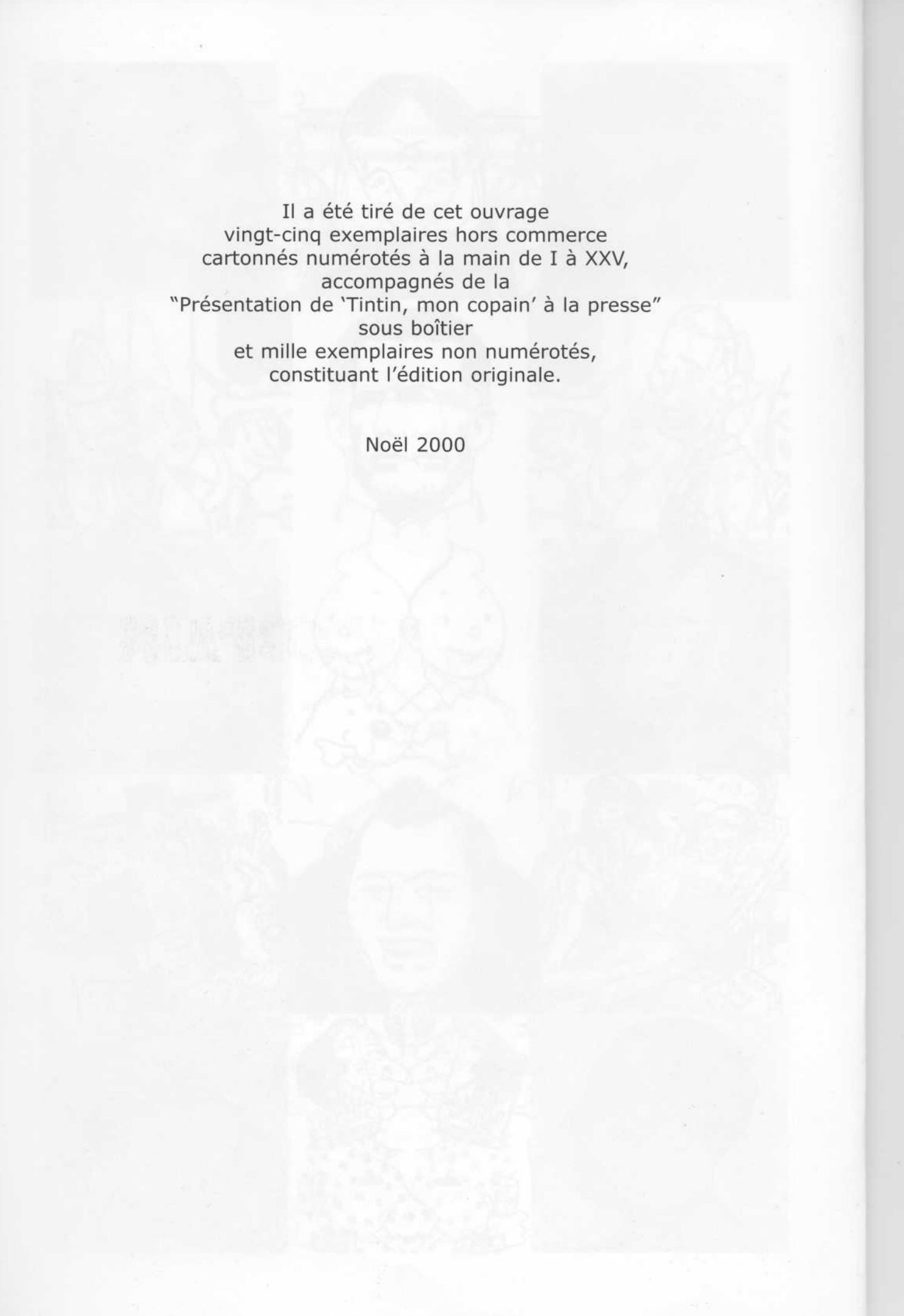


Tintin mon copain





Il a été tiré de cet ouvrage
vingt-cinq exemplaires hors commerce
cartonnés numérotés à la main de I à XXV,
accompagnés de la
"Présentation de 'Tintin, mon copain' à la presse"
sous boîtier
et mille exemplaires non numérotés,
constituant l'édition originale.

Noël 2000

PREMIERE PARTIE

LÉON DEGRELLE

LA NAISSANCE DE TINTIN

Les "aventures de Tintin" ont été publiées pour la première fois en 1929 dans le journal "Le Petit Vingtième" de Bruxelles. Elles ont connu un immense succès et ont inspiré de nombreux films et séries télévisées.

CHAPITRE I

Léon Degrelle

TINTIN, MON COPAIN

au „Vingtième Siècle“

Le jour d'aujourd'hui comme on dit à Bruxelles, ont été publiés cinquante millions d'exemplaires de la première partie de ce roman. Ils ont été publiés en plus de quarante-cinq langues. Que ce soit à New York ou à Tokyo, des milliers de télégraphes ont transmis un message qui disait : « Tintin est mon copain ». Les éditions Pélican d'Or ont été créées pour publier ce roman.

Sur son programme, le directeur a écrit : « C'est un livre qui va être lu par tous les enfants du monde ».

Et bien, voilà l'histoire de Tintin, un jeune reporter belge qui part à la découverte du monde. Il est accompagné de son chien, Milou, et de son capitaine, le capitaine Haddock. Ils ont de nombreuses aventures et rencontrent de nombreux personnages. C'est un roman qui est lu par tous les enfants du monde. Les éditions Pélican d'Or ont été créées pour publier ce roman.

Editions Pélican d'Or
Klow, Syldavie

1977 N° 1000 / Ce livre, par Léon Degrelle

*A la mémoire de mon frère Edouard, assassiné,
dans sa maison de Bouillon, devant ses fillettes,
par les "épurgateurs belges", le 8 juillet 1944,
ainsi qu'à la mémoire de ma mère (âgée de
presque quatre-vingts ans) et de mon père,
morts d'anéantissement dans les prisons de la
haine, à Bruxelles, le 23 octobre 1947 et le 11
mars 1948.*

Léon Degrelle

PREMIERE PARTIE

LA NAISSANCE DE TINTIN

CHAPITRE I

Hergé et Totor au „Vingtième Siècle“

"Le jour d'aujourd'hui" comme on dit à Bruxelles, cent quatre-vingts millions d'albums de Tintin circulent à travers le monde. Ils sont publiés en plus de quarante-cinq langues. Que ce soit à New York ou à Tokyo, des milliards de téléspectateurs se régalent en assistant aux émissions des séries inspirées par les chefs d'œuvre Tintinesques. Ces records triomphaux, toujours croissants, ne se discutent même plus.

Mais son progéniteur, le dessinateur Hergé, d'où est-il sorti ? Qui l'a tenu sur les fonts baptismaux, le matin de sa naissance ?



Hergé en 1937.

Et bien, voilà ! Hergé est, avant tout, né des œuvres d'un curé ! Oui, d'un curé ! C'est bien un prêtre catholique qui a extrait du néant ce petit bonhomme futé. Ce prêtre s'appelait Norbert Wallez. Tintin a eu d'ailleurs plusieurs pères. C'est le fruit dudit abbé, bien sûr ; ce l'est, en second lieu, du grand artiste Hergé, lui-même, brandissant ses crayons. Et, indirectement, c'est de moi.

Moi ? Mais oui ! Ce moi, c'est Léon Degrelle !



Hergé au début des années 30.

Imaginez le scandale ! Degrelle, le "fasciste" ! Celui qui fut le "candidat-dictateur" de la Belgique peu après les débuts artistiques de Hergé !

Pire encore: ce Degrelle, on l'a assez répété, Hitler aurait voulu l'avoir pour fils ! C'est tout vous dire ! Quel arbre généalogique ! Grands dieux !



Léon Degrelle au début des années 30.

Nous voilà bien mal partis dans notre étude sur les origines du futur explorateur Tintin dans l'U.R.S.S. de Staline, chez les crocodiles du Congo, ou parmi les bouddhistes à robe jaune du Siam et du Tibet !

De son père (selon les crayons), que sait-on ? Première constatation: Hergé, en tant que Hergé, n'a jamais existé à l'état civil. Le créateur de Tintin est né à Etterbeek, un faubourg de Bruxelles, le 3 mai 1907. Il s'appelait alors tout simplement Remi, Georges Remi, G.R. Si vous vous en tenez à ces initiales, et si vous intervertissez les majuscules, l'attrapette donne R.G. Epelez avec soin ces deux lettres, résultat: Hergé. Son Tintin va devenir un des personnages les plus connus de l'Univers, celui que le Général De Gaulle, avec son flegme hautain, appellera son rival international !

Hergé était-il sorti, armé de ses crayons, de la cuisse de Jupiter ? Pas exactement. Sa mère était une accorte flamande, épouse d'un employé. La grand-mère, elle, était originaire des Marolles. Les Marolles, c'est quoi ? C'est un quartier, haut en couleurs et en goguenarderie, de la vieille capitale de la Belgique. C'est un repaire de boutiquiers volubiles et astucieux, de filles abondantes, éminemment bruegheliennes, et de gros bras guettant quelque combat rapproché. Cette population ne parle ni le Français, ni le Flamand, ni le Chinois, mais le Marollien, langue locale aux piments forts, que certains prennent pour une espèce de volapuk belgo-bruxellois, riche en termes originaux particulièrement sonores et drôles, inventés, siècle par siècle, par la truculence populaire. Ce Marollien, Georges Remi ne le parlera jamais. Mais jamais Hergé n'oubliera le Marollien fleuri de sa grand-mère. Il le réintroduira maintes fois dans ses vingt-trois albums, sous forme d'énigmes ou de devinettes. Le cheik Bab El Ehr, dans "L'Or Noir", est la transposition marollienne de babbeleir (un "causeur") ! Allez le deviner ! Un autre cheik s'appelle Ben Kalisch Ezab: lui, était né... d'un "jus de réglisse" (le "calichsap") ! Les indiens d'Amazonie de Hergé sont de curieux polyglottes qui discutent de "Karah bistoup" (carabistouilles !). Les Arumbayas sont "kwout" (c'est-à-dire "fâchés" !). Dans "Tintin chez les Picaros", on voit ceux-ci s'interpeller étrangement: "mö preufh mö Niki !" Vous tripoterez en vain vos dictionnaires si vous voulez déchiffrer cette exclamation ! Seul un bon Brusseleer retrouvera dans cette expression pseudo-amazonienne le typique "mais essayez seulement une fois !" de l'affectueuse grand-mère !



L'abbé Norbert Wallez, directeur du „Vingtième Siècle“.

La gouaillerie marollienne illuminera le langage de nombre des marionnettes Tintinesques, notamment les illustres Quick et Flupke, alertes fripouillards sur le polissoyant pavé bruxellois.

Avec le temps, tout ce monde fleuri va atterrir à Bruxelles, au bureau de l'abbé Wallez.

Là, il s'agit d'un homme tout à fait exceptionnel. "L'abbé Wallez, dira Hergé, a eu sur moi une énorme influence. Il m'a fait prendre conscience de moi-même, il m'a fait voir en moi". C'est un prêtre hors de série. Il ne dirige ni une paroisse, ni une congrégation de filles pieuses chantant avec enthousiasme des cantiques au mois de mai. Il dirige un journal. Ce journal s'appelle "Le XXème Siècle". Plus tard Hergé transformera graphiquement le titre, il deviendra "Le Vingtième Siècle". Il est le deuxième quotidien catholique de Belgique, le seul d'ailleurs que daigne lire le Cardinal de Malines, un lourd dignitaire taiseux, taillé comme un portefaix, aussi accueillant qu'une hottée de branches de houx aux picots bien acérés. Ce prélat s'ap-

pelait Van Roey, Joseph-Ernest Van Roey: "On prononce Van Roey comme grenouille", faisait aimablement remarquer le concurrent, "La Libre Belgique".

L'abbé Norbert Wallez, les bras tendus vers les jeunes, était puissant comme un bahut normand. Il était fondamentalement débonnaire. Rangées avec soin près de son bureau, on apercevait deux gracieuses petites mules à pompons rouges: celles qui attendaient chaque matin les pieds mignons de sa secrétaire, la jolie Germaine (Germaine Kieckens), autre apparition étonnante dans ces lieux présumés abigotis, où on s'attendait à voir des goupillons et non des jupons !

Georges Remi, jeune inconnu timide, s'était présenté un beau jour à l'immeuble de l'abbé Wallez. Il voulait obtenir un job. Il venait d'avoir vingt ans. Que pourrait-il bien faire ? Dessiner ? Mais, autour de lui, bien qu'il brossât parfois des caricatures, on doutait depuis toujours qu'il eût des dons pour le dessin. Au collègue Saint-Boniface de Bruxelles, où il avait excursionné pendant quelques années, on lui avait demandé un jour de reproduire au crayon une fleur. Le dessin avait été lamentablement raté. Hergé n'avait même pas obtenu la moyenne ! Il avait aussi tenté sa chance chez les Petits Frères des Ecoles Chrétiennes à l'Institut Saint-Luc. Là, on l'avait prié de recopier la maquette en plâtre d'un chapiteau corinthien. Le chapiteau était resté ridicule sur son socle, face à un Hergé incapable d'en transposer à peu près correctement les lignes architecturales ! Au surplus, il l'avait pris pour une frise assyrienne !

A la création tordue de cet infortuné chapiteau s'était alors limitée la carrière de Hergé étudiant en arts plastiques. Il avait, presque clandestinement, brossé dans la revue "Le Boy Scout" quelques petits dessins, assez malhabiles. Ils étaient signés Georges Remi. On ne découvrirait un petit "Hergé" hésitant qu'en décembre 1924, au-dessous d'un modeste en-tête "Coin des Louveteaux". Ça ne cassait rien. Ce n'était pas alors le dessin qui comptait, mais la ferveur d'un gamin, apôtre du scoutisme. Il bricola aussi quelques dessins, pour faire plaisir à des intimes. Il était fondamentalement chrétien, donc lié aux revues qui rassemblaient les jeunes idéalistes collaborant aux publications de cette époque: "Le Blé qui lève" et "L'Effort".

10 francs. N° 65. — 10ème. 10 Juin 1928. — 47 pages.

LE BLÉ QUI LÈVE

ORGANE OFFICIEL DE L'U.C.E.B. FÉDÉRATION S.E.C.

Le Général Brialmont

„Le Blé qui lève“ du 10 juin 1928.
Frontispice de Hergé.
L'article sur le Général Brialmont
est signé Léon Degrelle.

Là, il signe quelques illustrations, d'une indiscutable banalité, y compris le croquis —quelle horreur!— d'un juif à houppe, barbu, aux mains entortillées. Il brosse également des cartes postales, assez conventionnelles: trois pour l'Association Catholique de la Jeunesse Belge (A.C.J.B.) et six pour "Le Campeur". Elles se vendent aujourd'hui à 50.000 francs belges. En 1928, elles coûtaient trois francs, ce qui, entre nous, était bien payé !

On a aussi retrouvé quelques croquis créés par Hergé: un Georges Remi le nez rond, l'œil perdu, sérieux comme un pape, serrant dans ses bras de danseur costaud une blondinette quatre fois plus mince que lui, aux cheveux abondamment oxygénés; deux dessins, aussi, à la plume; et, enfin, un extraordinaire "crayon", esquissant en quelques traits d'une admirable sûreté deux gosses encapuchonnés, qui valent, presque, tous les futurs Quick et Flupke.

Jusque-là Hergé est, avant tout, un vaillant scout, pur à souhait, ingambe, suivant à la piste les traces de Peaux-Rouges ! D'où le goût de l'aventure qui inspirait Hergé si merveilleusement, le moment venu. Et qui nourrirait sa foi dans la nécessité de la "bonne action".



Hergé, danseur mondain ?
Crayon datant de 1923-25.

L'abbé remarque la netteté de celles-ci, le coup sûr du crayon qu'humanise un humour subtil. Le journal, aux maigres ressources, n'abonda jamais en dessinateurs. Aussi se mit-on rapidement à assaisonner toutes les fritures rédactionnelles à la sauce Georges Remi. Il fallait représenter un paysage, un pont, un clocher? On lui passait une carte postale à copier ! On devait illustrer un conte, un récit, un poème, qu'il fût d'Henri Bordeaux, d'Albert Londres, de Paul Morand, de Genevoix, de Verhaeren, de Tolstoï, ou, remontant dans la nuit des temps, de Perrault ou de Cervantès? On refilait au brave Georges la liasse des épreuves: "Dessine !" — "Je faisais absolument tout", avouera plus tard Hergé.

Toujours, l'illustration était méticuleuse, parfois banale, parfois remarquable, comme cette formidable tête de Hun fonçant à cheval, sabre au clair, l'œil féroce, qui illustrerait à l'emporte-pièces un conte de Henri Lavedan.



„Le juif“, illustration pour "L'Effort",
organe officiel de l'Association
Catholique de la Jeunesse Belge (1925).

L'abbé Wallez était un dénicheur d'hommes. Il avait rapidement repéré, à travers ce scout timide, un garçon qui pourrait être valable. Mais valable en quoi ?

A toutes fins utiles, il l'installa d'abord au département des abonnements du journal. Ce n'était pas spécialement emballant, mais le jeune Georges Remi était disposé à s'adapter à n'importe quelle tâche. En 1928, on l'avait fait passer, de préposé aux abonnements, aux fonctions d'apprenti-photographe. Ça allait. Il devint ensuite aide-photographe. Nouvelle promotion: il va falloir choisir maintenant les caractères des titres. Il se risque même à brosse quelques illustrations dans les pages spéciales du



Quick et Flupke, esquissés dès 1920 ?



Léon Tolstoï. Dessin de Hergé dans „L'Avant-Garde“ du 20 décembre 1928.

En ces mois-là, précisément, l'abbé Wallez a décidé d'ajouter à son journal un supplément pour les jeunes. Il veut le faire paraître tous les jeudis (jour de congé): il s'appellera "Le Petit Vingtième". Georges Remi, tout jeune qu'il soit, a montré qu'il était finet, pas clampin, habile en tout. Au surplus —et, pour un meneur d'hommes comme l'abbé Wallez, c'est très important— il est d'un maniement aisé.

Conclusion rapide: le voilà chargé de mettre en route cette édition spéciale pour la jeunesse, sous la direction du poète surréaliste Paul Werrie.

Le démarrage du „Petit Vingtième“, se fait, très modestement, le 1er novembre 1928.

Jusqu'alors à peu près personne, hors du journal, ne sait qui est ce Georges Remi, ce G.R., ce R.G. Il est tout seul à sa table de bois blanc. Il n'ose pas encore se risquer à une création directe.

Pendant les premiers mois, il illustrera —c'est tout— une historiette sans gloire qu'a pondue un correspondant sportif du journal, dont plus personne ne se souvient aujourd'hui, qui s'appelait Desmedt et se dissimulait sous le pseudonyme de Smeltiéri...

L'abbé avait, en effet, la marotte des sports. Il avait même imaginé, lui qui n'avait jamais joué au football, de lancer, le dimanche après midi, un numéro spécial de son journal qui apporterait, à la sortie même des stades, le compte rendu, composé et imprimé à toute vitesse, de la première partie du match auquel le public venait tout juste d'assister !

D'où le choix privilégié d'un brave chroniqueur sportif pour rédiger le texte que Hergé aurait à illustrer, dans le coin de grenier où, au début, on l'avait installé.

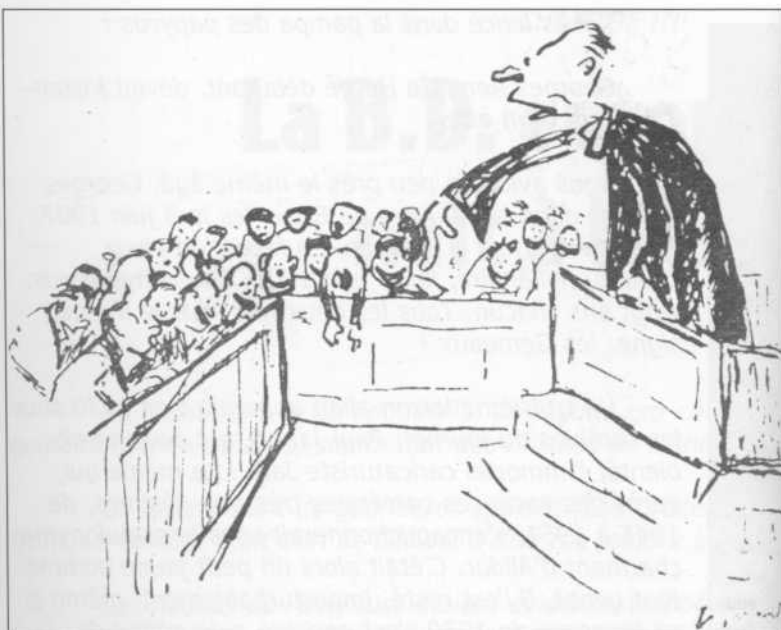
La série dont avait accouché l'honnête spécialiste du ballon ne cassait rien, le titre était long mais pas très emballant: "Les aventures de Flup, Nénesse, Poussette et Cochonnet". Remi sua quelques semaines à ravauder ce cochonnet.

Finalement, il trouva qu'il se débrouillerait mieux en rédigeant lui-même les textes à illustrer. Sa série personnelle prolongerait les aventures d'un certain Totor, dont il avait dessiné les premiers exploits dans le petit journal "Le Boy Scout".

C'est alors que je vais apparaître, personnellement, au studio où Georges Remi vient de piquer ce cochonnet au bout de son crayon.



Flup, Nénesse, Poussette et Cochonnet.



Dessins de Guibert Gérard illustrant le procès des „Farces“
in „L'Avant-Garde trentenaire“ (1930)

Tout le monde, magistrats, public, et la presse accourue de toutes parts, astucieusement rameutée, était tombé dans le panneau.

Les juges, se rendant enfin compte le lendemain qu'ils avaient été enquinaudés, enterrèrent avec bonne humeur le procès dont ils avaient, heureusement, reporté la sentence à huitaine.

Le tirage de mon "Avant-Garde" était grimpé, depuis lors, de quelques centaines à dix mille exemplaires vendus dans tout le pays ! Nos gaufferies s'imprimaient sur rotative ! Nous clôturâmes l'année, nantis d'un boni extrêmement appétissant.

Nous le mangeâmes et, surtout, bambocheurs, nous le bûmes au restaurant louvaniste "Le Cornet" au long d'un raout pantagruélique qui dura cinquante-deux heures ! Un record pour le Guinness !

Mes livres —j'étais devenu mon propre éditeur— trottaient de pair avec mes farces bruyantes.

Le dernier de mes petits ouvrages s'intitulait "Jeunes Plumes et Vieilles Barbes". Evidemment, les vieilles barbes se faisaient sacrément étriller ! C'est alors qu'un grand critique littéraire qui, le bienheureux, ne portait pas de barbe, mais, en revanche, possédait beaucoup de talent, Monseigneur Schyrgens, remarqua ledit bouquin. A ma stupeur, il lui consacra, le dimanche suivant, une chronique sensationnelle, précisément dans "Le XXème Siècle":

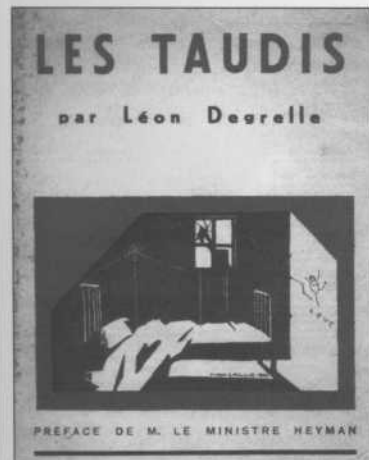
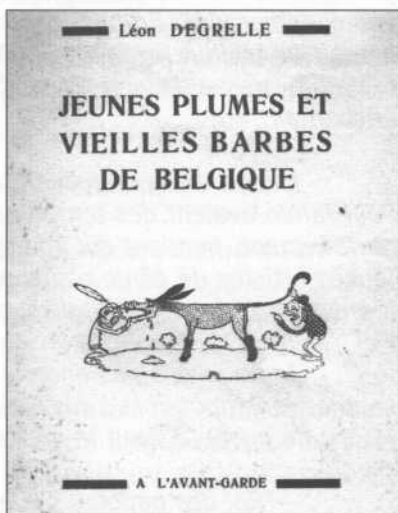
—"Il promet beaucoup ce jeune poulain qui rue, qui piaffe, qui veut sauter les barrières !"

L'abbé Wallez, curieux de connaître ce poulain

impétueux, m'invita à passer à Bruxelles, à son bureau. En dix minutes, tout fut réglé: je continuerais mes études universitaires à Louvain, mais je deviendrais rédacteur à son quotidien, écrivant, depuis la capitale estudiantine, tout ce que je voudrais.

Décision magnifique qui, brusquement, m'assurait un vaste public et, —merveille pour un tout jeune "student"!—, d'agréables pépites au creux de mon maigre sac à sous !

Sans tarder, je publiai dans "Le XXème Siècle" une enquête illustrée sur les taudis, qui allait avoir une grande répercussion. Le ministre belge du Travail en souligna l'importance en préfaçant le volume qui réunit, peu après, l'ensemble de ces propos.





Paul Jamin, alias „Jam“, en 1944.

J'étais lancé dans la pampa des papyrus !

Georges Remi, le Hergé débutant, devint instantanément mon ami.

Nous avions à peu près le même âge. Georges était né dans la banlieue de Bruxelles le 3 juin 1907. J'avais vu le jour à Bouillon, en face d'un vieux château millénaire, le 15 juin 1906. En chiffres ronds: vingt ans chacun. Tous les deux nés sous le même signe: les Gémeaux !

Un troisième larron allait apparaître en 1930 sous les combles du journal: Paul Jamin, qui deviendrait bientôt l'immortel caricaturiste Jam ! Le même qui, après des vacances carcérales très peu désirées, de 1945 à 1951, s'encapuchonnerait sous le pseudonyme charmant d'Alidor. C'était alors un petit jeune homme tout gentil. Il l'est resté, imperturbablement, même si sa jeunesse de 1930 s'est enrichie aujourd'hui de quelque soixante ans supplémentaires! Lui, en ces débuts, dessinait surtout des culs-de-lampe.

Certes, tout cela n'était pas encore la grande gloire, mais ce studio était notre paradis. Je passais des heures à y blaguer avec mes deux nouveaux camarades. En bas, l'énorme rotative, une espèce de longue machine de chemin de fer, menait un chahut faramineux. De lourdes odeurs de plomb montaient des linotypes essoufflées. C'était la presse d'alors. Ça sentait mauvais. Ça chauffait. Mais ce domaine tout neuf nous enchantait.

L'abbé Wallez nous laissait convertir ces lieux empestés en une volière. Georges Remi et Paul Jamin avaient des tempéraments moins volcaniques que le mien. Eux eussent pu rester parfaitement, pendant dix ans, à dorloter le cochonnet rédacteur sportif. Au fond, ces deux jeunes artistes de génie n'avaient pas d'ambition. Moi, c'était autre chose, je voulais conquérir le monde, grimper aux étoiles, décrocher la lune de son ostensor !

Je ne savais pas encore au juste comment je m'y prendrais, mais j'étais bien décidé à soumettre l'impossible à mes lois. J'avais un tempérament de conquérant, je serais le maître. Maître de quoi? Là était le mystère.

—"Roi des papous, s'il le faut !" ajoutais-je en m'esclaffant ! Comme Hergé, j'avais été un ardent boy-scout, qui voulait réaliser les aventures dont Hergé se contentait de rêver.

J'avais foncé, précédemment, à travers dix mille kilomètres d'Europe, sur ma vieille bicyclette de vingt kilos. Je voulais tout voir, tout découvrir, tout risquer, comme un Tintin d'avant la lettre.

Une occasion extraordinaire allait se présenter.



Hergé, à sa table de travail au „XXe Siècle“.

La B.D. européenne naît à Mexico

Au Mexique, à cette époque-là, un régime pro-communiste, dirigé par une brute sanguinaire nommée Calles, soumettait des millions de catholiques à une persécution sauvage.

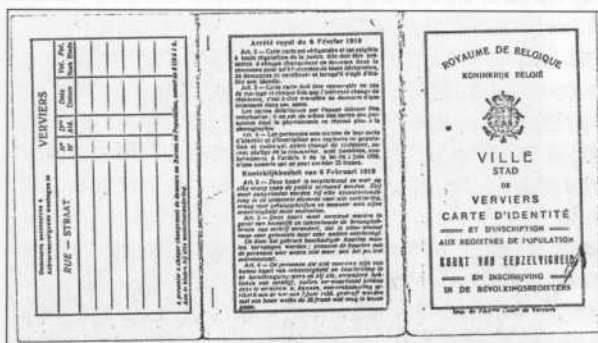
Un mouvement de guérilleros appelés "Los Cristeros" s'était dressé là-bas pour faire front. Le combat était dur. Je décidai d'aller me joindre à eux.

Les risques de l'aventure étaient évidents. L'abbé Wallez, toujours enthousiaste, avait jeté les bras au ciel en m'écoutant annoncer ce plan mirobolant. Puis il s'était écrié: "Bravo, allez-y !"

A la vérité, personne, au journal, n'était jamais allé en Amérique. En ce temps-là, Georges Remi n'allait pas voir à Liège son unique frère parce que c'était trop loin (100 kilomètres !). Et puis, il était à peine pensable qu'on pût débarquer sans grabuge dans ce pays en état de guerre civile. Et, par-dessus le marché, sous une identité clandestine !

Je m'étais, en effet, fait dresser une fausse carte d'identité sous le nom et avec la photo d'un copain étudiant, appelé Paul Nanson. J'avais emmené celui-ci chez un placide photographe de Louvain: "Photographiez-le"

Puis je m'étais adressé à l'ami Paul: "Passe-moi ta veste et ta cravate".



Seconde photo, rigoureusement semblable à la première, sourire angélique quand le petit oiseau classique s'était échappé du gros appareil mystérieux !

Le photographe avait cru à une farce de plus, à ajouter à notre longue série de blagues estudiantines. Un peu ahuri, il s'était exécuté.

Presque aussi étonné était le copain Paul, réenfilant sa veste et renouant sa cravate en me regardant d'un œil soupçonneux.

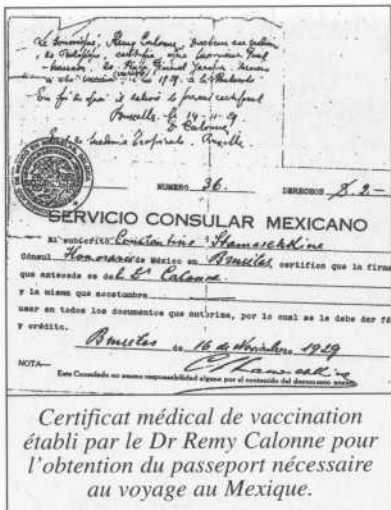
— Ne t'affole pas. Maintenant tu vas aller à l'Hôtel de Ville de Verviers, ton patelin. Tu diras que tu as perdu ta carte d'identité. Lorsqu'il te faudra donner ta photo, tu tendras la mienne.

— Et si on me dit que ce n'est pas moi ?

— Tu t'esclafferas: "Elle est bien bonne ! Je me suis trompé, c'est la photo d'un copain".



La vraie-fausse carte d'identité de Léon Degrelle, établie par l'administration communale de Verviers au nom de Paul Nanson.



Consul Général du Mexique à Bruxelles. Celui-ci m'avait reçu en pyjama et, en contrepartie de cinq cents francs, m'avait collé sur un feuillet officiel un beau visa d'entrée dans son pays.

Hergé, à son "Petit Vingtième", était sidéré: "Toi, t'es culotté". Notez un détail: Hergé et moi, nous nous tutoyions, alors que ni lui ni moi ne tutoyâmes, notre vie durant, à peu près personne.

Et l'argent?... L'abbé Wallez, grand prince, m'avait refilé cinq mille francs d'avance!



Léon Degrelle à bord du Rio Panuco...

Mais, à l'Hôtel de Ville de Verviers, l'employé n'avait rien remarqué. L'ami Nanson m'avait rapporté, plutôt fier, la fausse carte d'identité d'où je souriais de toutes mes dents sur la photo jumelle!

Restait à obtenir, grâce à la carte d'identité Nanson, un passeport Nanson. Là, il n'y aurait pas de risque de confusion car la photo à apposer sur le passeport correspondait strictement à la photo d'identification de Verviers. En outre, lorsqu'il s'agit de presse, les fonctionnaires sont toujours, c'est le cas de le dire, empressés. Je mobilisai la secrétaire de l'abbé Wallez. La gentille Germaine courut aussitôt au Ministère des Affaires Etrangères pour me faire préparer, tambour battant, un passeport sous ce nom d'emprunt. Un sourire féminin! Quelques coups de tampon! Je tenais en main le document!

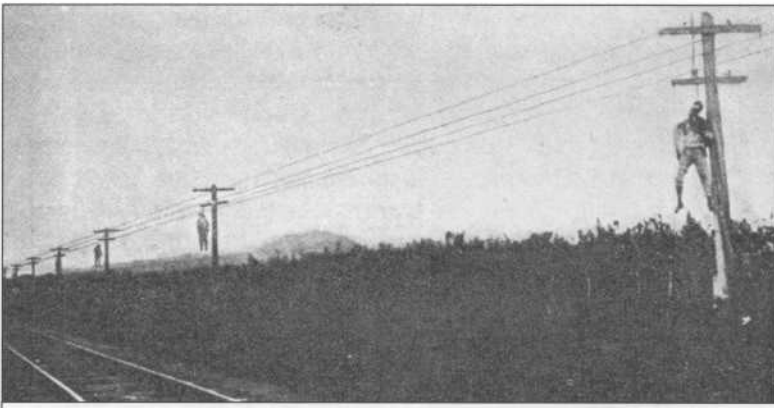
Pour finir, j'avais risqué le coup de me rendre chez le



„La fièvre règne dans le Port“, dessin de Hergé pour „La Légende d'Albert 1er, Roi des Belges“ de Paul Werrie (1934).

Un journal italien, auquel dès alors je fournissais en abondance de la copie, "L'Avvenire d'Italia" m'en avait envoyé cinq mille autres. Cela avait fait assez pour m'embarquer à fond de cale, à Hambourg, en compagnie de cinq jeunes émigrants, dans un recoin empesté près des machines d'un vieux sabot appelé le Rio Panuco. Mais, à vingt ans, on est bien partout! Je dormais sur le pont, sous les constellations étincelantes, je m'émerveillais du disque bleu et roux qui cernait la lune, je suivais, ravi, le vol des poissons volants et le souple dandinement des gros dauphins qui sautaient au-dessus des flots en me faisant des clins d'œil complices! J'étais sûr de moi. Dans "Mes aventures au Mexique", j'ai raconté ce périple du pré-Tintin degrellien.

Après vingt-trois jours de navigation, je m'étais retrouvé à quelques mètres des quais du port mexicain de Veracruz. Là, tout avait bien failli rater. En effet, pour débarquer, il fallait montrer au service des douanes cinq cents dollars. Il m'en restait tout juste cent quarante-cinq! Sans sourciller, j'étais allé au petit bureau de change du bateau transformer ma maigre fortune en une liasse de quarante-cinq billets de un dollar, que j'avais rangée dans mon portefeuille sous le seul billet de cent dollars que je possédais encore; les deux chiffres "cent" brillaient sur le paquet! Les vérificateurs, à voir ce jeune Crésus au gousset si largement matelassé, m'avaient laissé passer, en me faisant des courbettes.



Les „Cristeros“ pendus par centaines aux poteaux télégraphiques...

A la gargote du patelin où j'allai m'installer provisoirement, j'inscrivis sur la feuille d'arrivée, au lieu de Nanson, un vigoureux "Danton". De l'audace, de l'audace, et toujours de l'audace ! Ça débutait bien.

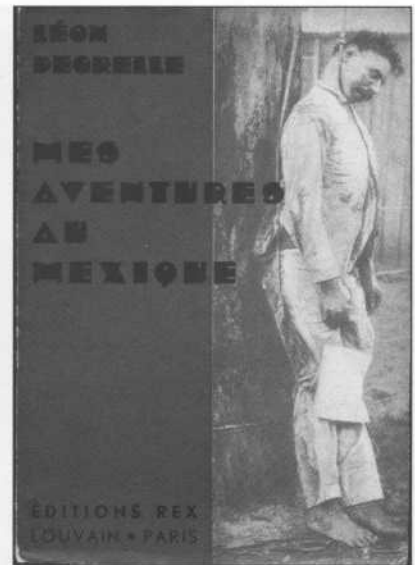
Mais, l'ami Hergé, que devenait-il là-bas, si loin ? C'est vrai, à Bruxelles, c'est-à-dire à des milliers de kilomètres, au "XXème Siècle", le copain Hergé, tout en traçant sagement ses bâtonnets au crayon gras, se demandait comment se déroulait mon aventure ! Est-ce que je ne m'étais pas fait choper en route ? Est-ce que j'étais parvenu à me débrouiller parmi les Aztèques?... Je m'étais débrouillé, et je ne l'oubliais pas. J'arpentais, sous le ciel céladon, les plaines torrides et les volcans aux crêtes de neige entre Veracruz et l'Océan Pacifique. Mais, en même temps, piochant les grands journaux américains, j'avais repéré largement des formules dont ni Hergé, ni moi, n'avions eu l'idée jusqu'alors, si ce n'est à travers la presse que m'envoyaient déjà à Louvain des persécutés mexicains. C'étaient des bandes dessinées, des B.D. où des paroles abondantes entremêlaient leurs tirades parmi des dessins en série, étalés avec un maximum d'ampleur. Ces gravures étaient particulièrement attrayantes car leurs actions mouvementées se renouvelaient sans cesse, tandis que, dans notre "Petit Vingtième", les vignettes, éparpillées sous de maigres légendes, faisaient beaucoup moins d'effet, même si elles chantaient la gloire immortelle de Nénesse et de Cochonnet !



...en route vers le Mexique.

Tout en poursuivant mon enquête parmi les jeunes gaillards entreprenants des Cristeros —du moins ceux qui n'étaient pas pendus, par centaines, aux poteaux des lignes téléphoniques—, je récoltais un maximum de ces bandes dessinées. Je les envoyais régulièrement par grosses liasses à mon copain Georges.

Ces séries si vivantes le laissaient pantois. Il était émerveillé par leur originalité et, plus encore, par leur vivacité. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? C'est ainsi, et pas autrement, qu'allèrent surgir au "Petit Vingtième", et par ricochet en Europe, des "bandes dessinées" nées des innovations journalistiques rapportées par moi de Mexico. Bientôt, ces séries rendraient célèbre un Tintin que l'ami Georges allait imaginer comme une sorte de demi-frère du Degrelle du fond de cale du "Rio Panuco". Il lui adjoindrait un cabot, l'illustre Milou, un os tout blanc dans les mandibules.





„Milou“ aux pieds d'un certain Adolf H.

Etrange Milou ! Hergé, plus tard, avouerait ne plus savoir où et comment Tintin avait découvert son alerte petit compagnon de fredaines.

En fait, j'ai presque peur de le révéler. Georges et moi avions déniché, absolument par hasard, sur une vieille photo datant des tranchées de la Première Guerre Mondiale, un gentil quadrupède à l'allure pré-milounesque. Hergé, qui cherchait pour ses B.D. un petit chien ou l'autre parmi des millions d'autres chiens blancs et futés, fut frappé par cette image imprévue. Le petit chien blanc de la photo dressait son nez fureteur aux pieds de quelques soldats allemands, plutôt dépenaillés. C'est à cause d'un de ces soldats que ladite photo avait été publiée, dix ans après, par l'hebdomadaire que nous feuilletions.

Quel soldat, me direz-vous?

J'ose à peine vous répondre car vous allez faire explosion ! Je me contenterai de vous dire que le nom du soldat commençait par un H... Adolf H., si vous insistez trop ! Regardez la vieille photo, vous comprendrez vite.

Le brave Hergé, questionné à ce sujet après 1945 se contentait de répondre évasivement: "Milou? Je ne me souviens vraiment plus d'où il est sorti." C'était plus sage !

Quant à Tintin, lui-même, révéler son origine était presque aussi périlleux après 1945, car le personnage lui-même découlait en ligne zigzagante de ma propre aventure. Une fois la gloire de Tintin épandue, au bout de vingt ans, à travers la Belgique puis à travers le monde, qui eût osé révéler que Degrelle, ce "nazi" monstrueux, avait été au point de départ de l'épopée Tintinesque?... Moi, pendant soixante ans, je me tairais, parce que, terré au fond de mon exil, j'avais intérêt à être discret. Au surplus je ne voulais compliquer la vie de personne. On avait, après 1944, assez empoisonné la vie d'Hergé pour que je ne l'aggrave pas davantage.

La vérité, ce sont d'autres qui la révéleraient.

Après de nombreuses années, le scénariste Benoît Peeters, dans son "Monde d'Hergé", se risquerait, sans toutefois citer mon nom, — le vaillant froussard! — à laisser entendre que Tintin avait été créé à la suite d'une certaine aventure mexicaine d'un rédacteur du "Vingtième Siècle".



Le Milou historique, mascotte du régiment d'un certain... Adolf Hitler (x).

Le texte, qui laissait entrevoir l'épouvantable vérité, fut, pour beaucoup d'amateurs de B.D., une révélation:

"Le dessinateur —expliquait Peeters— a fait une découverte importante. Par l'intermédiaire de journaux mexicains envoyés à Bruxelles par un correspondant du 'Vingtième Siècle', Hergé vient de prendre connaissance de la bande dessinée américaine, 'Bringing up father' ('La famille Illico'), 'Krazy Cat', 'Katznjammer Kids' ('Pim, Pam, Poum') notamment. La série qu'on va lancer ne sera plus un simple texte mis en images; il s'agira cette fois d'une véritable bande dessinée où les deux éléments viendront se fondre l'un dans l'autre".



„Quand j'ai su que je ne reverrais plus mon petit chien, j'ai éprouvé autant de peine que lorsqu'on perd le meilleur des compagnons“
Adolf Hitler („Mein Kampf“).

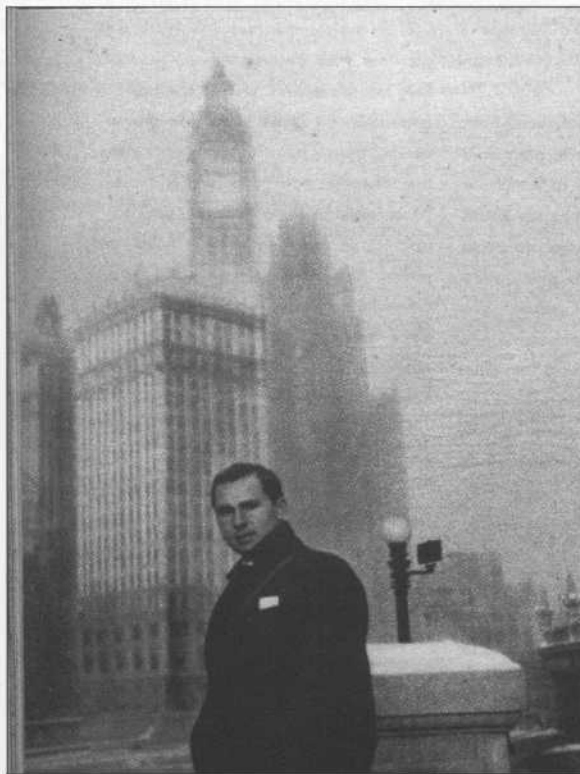
A son tour, l'auteur du livre "Hergé", paru chez Gallimard, Pierre Ajame, rédacteur au "Nouvel Observateur", devrait bien admettre avec trente ans de retard, que l'inspiration Tintinesque remontait aux journaux mexicains adressés au "Vingtième Siècle" par son envoyé spécial Léon Degrelle.

Mais c'est Hergé lui-même qui, bravant les haines de l'après-guerre, aurait le courage, dans une interview accordée à "La Libre Belgique" du 30 décembre 1975, de reconnaître sans barguignage cette filiation degrellienne :

"J'ai, déclara-t-il, découvert la bande dessinée grâce à... Léon Degrelle ! Celui-ci, en effet, était parti comme journaliste au Mexique et il envoyait au 'Vingtième Siècle', non seulement des chroniques personnelles, mais aussi des journaux locaux (pour situer l'atmosphère) dans lesquels paraissaient des bandes dessinées américaines. J'ai découvert ainsi mes premiers comics".

Maintenant, cette fraternité est devenue vérité courante. "Quid", l'encyclopédie universelle, le reconnaît sans hésiter: "Léon Degrelle inspire à Hergé son personnage de Tintin" ("Quid", éd. 1991, page 897).

Pas de discussion possible: ce sont les bandes dessinées envoyées par moi d'Amérique à Hergé, puis les commentaires que je fis au retour de mon périple (les Antilles, les Etats-Unis, le Canada) qui déclenchèrent la création des premiers "comics" de Hergé. Tintin serait le reporter qui partirait à l'aventure en chaussant mes bottes du "Rio Panuco" !



Leon Degrelle, journaliste en Amérique.

La culotte de golf de Tintin

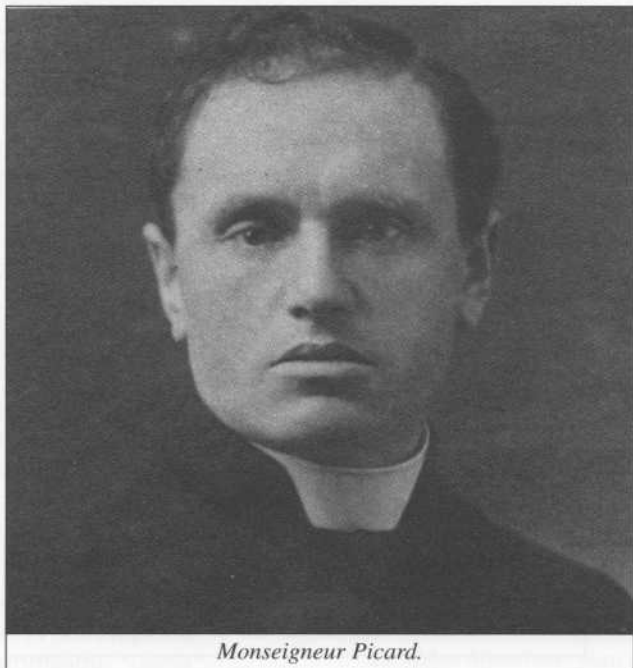
Il ne suffisait pas, toutefois, de créer des bandes dessinées à la manière américaine. Il fallait leur trouver une vedette. Quelle vedette? Comment s'appellerait-elle? Comment la vêtir? La coiffer? Quelle allure lui donner ?

Le jeune garnement qui allait jaillir du crayon de Hergé se distinguerait, primo, par sa fameuse culotte de golf —immuable pendant près de cinquante ans— et, secundo, par son inouïable houppette, dressée comme un fanion !

La culotte de golf, d'abord !

Pour Georges Remi, pour Paul Jamin, j'étais le camarade qui, dans leur petit monde de presse, était monté le premier en haut du mât de cocagne. C'était très relatif, d'ailleurs. Nous n'en étions encore qu'à un mât de cocagne de Kermesse. Mais j'avais tout de même décollé du sol. J'avais bâti en peu de temps une petite maison d'édition appelée REX. A chaque événement, je sautais sur l'occasion, je troussais, la nuit même, un ouvrage à l'emporte-pièce. Ce record laissait pantois le bon Hergé peu enclin au travail tempétueux ! A vingt-quatre ans, j'avais publié déjà une poignée de petits bouquins et de brochures de combat, dont l'une avait atteint les 104.000 exemplaires, une autre les 110.000, et une troisième les 250.000. Des chiffres inimaginables dans la Belgique d'alors.

Jouissant de la confiance presque paternelle de Monseigneur Picard, le patron de l'Action Catholique, j'avais monté un service de diffusion extrêmement dynamique. A chaque lancement, je filais harponner les directeurs et les directrices des grands collèges où des centaines de milliers de jeunes recevaient un enseignement chrétien. Je promettais des pourcentages royaux aux responsables s'ils acceptaient de confier à leurs élèves la répartition massive de mes éditions choc.



Monseigneur Picard.

Ils me laissaient haranguer dans leurs salles de fête les garçons et les filles ! Jamais un jeune mâle, toutes dents dehors, n'était apparu à la tribune d'un pensionnat devant des centaines de "demoiselles", comme on disait alors. Elles m'appelèrent vite "le beau Léon !" Plus tard, avec succès, ça deviendrait "le chef bien-aimé !" L'heureux temps des cerises ! J'avais assez bien la manière pour émoustiller le public. Le "Rex-appeal" fit son effet. Les samedis, tous et toutes partaient à l'assaut de leurs familles et de leurs amis; mes cent mille ou mes deux cent mille brochures disparaissaient en un week-end.

De ces garçons ardents, de ces filles magnifiques et un brin passionnées, je faisais des milliers de disciples. En quelques années, ils assureraient ma percée en boulet de canon.

ANNE

Une nouvelle petite rexiste est née

Tous les Rexistes apprendront avec joie que Mme Léon Degrelle a donné le jour, samedi matin, à cinq heures, à une petite fille, Anne.

La veille, avec cette vaillance souriante que tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher connaissent bien, Madame Léon Degrelle était restée auprès du chef de Rex aux bureaux du « Pays Réel », jusqu'à 1 heure du matin.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que l'état de santé de la maman et de la petite Anne est excellent.

Que Madame Léon Degrelle et le chef de Rex trouvent ici les félicitations affectueuses et les vœux les plus chaleureux des collaborateurs et des lecteurs du « Pays Réel », ainsi que de tous les Rexistes.



Le chef de Rex, Madame Léon Degrelle et leur petite Chantal

Chantal dans mes bras à Bruxelles.

Mais une culotte de golf ne suffisait pas, si Hergé voulait, que son petit personnage se distinguât de façon indélébile partout où il passerait.

Notre Tintin allait devoir s'aventurer au-delà des neiges des Soviets, et sous les soleils embrasés des Congolais. Il s'agissait qu'il fût reconnaissable aussitôt, pour un Tibétain aussi bien que pour un Picaro ! Est-il vrai, comme certains l'ont affirmé, que Hergé, pour compléter sa panoplie, s'était alors souvenu de son frère plus jeune, qui habitait très loin (à Liège, à une heure de train !)? Georges Remi, enfant, s'entendait-il bien avec ce dernier? Hergé lui-même n'en était pas sûr et il répondait, laconique: "Oui et non, pas tellement bien en fait". Le frerot n'avait d'ailleurs pas de culotte de golf !

Bref, au mieux, il n'avait pu apporter que de l'imprécis, difficilement décelable, même par Hergé ! Surtout, il n'avait pas de houppette !

Mais la culotte de golf de Tintin, quelle place avait-elle dans tout cela ?... J'y arrive.

Personnellement, je ne me réservais sur les lancements de mes brochures qu'une participation extrêmement modérée. L'argent ne m'intéressa jamais. Tout au long de ma vie politique, je n'ai même jamais eu un compte en banque ! Mes premières ressources me suffisaient toutefois pour m'offrir le vêtement qui, par-dessus tout, m'enchantait: une culotte de golf ! Pour-quoi?... Je n'ai jamais joué au golf ! Mais cet accoutrement me paraissait d'une suprême élégance. Cette folie se limitait d'ailleurs à un achat annuel. Je m'amenais, à cette fin, au grand magasin de vêtements masculins "Les Trois Suisses", champion bruxellois du merveilleux, —à mes yeux !— prêt à porter ! Je me déshabillais, j'essayais, je payais, j'abandonnais sur une chaise vide l'ancien pantalon, désormais inutile. Je n'avais plus qu'à ressortir rutilant, requinqué à neuf !

Hergé et Jam étaient éblouis par un tel luxe. Cette culotte de golf leur paraissait à tous deux comme le sommet de l'originalité, et aussi, pour les trois anciens scouts que nous étions, le symbole de l'intrépidité. C'est dans un tel sentiment d'admiration qu'il apparut tout naturel à Hergé de revêtir (au crayon) d'une culotte de golf, toute pareille à la mienne, le jeune Tintin encore tout nu.

Premier attribut degrellien !

De cette filiation culottière, il existe d'amusants témoignages, que Tintin n'eut qu'à copier. J'étais, dans notre petit cercle amical, le seul modèle à sa portée: ou bien arpentant dans ma culotte de golf les routes ardennaises, un peu plus tard, portant ma fillette



Léon Degrelle, son épouse Marie-Paule Lemay et leur fille Chantal.

D'où est sortie la houppette ?



Portrait de Léon Degrelle
par le peintre Albert Raty (1927).

Cette houppette hurlupée, ce serait, après l'historique culotte, la deuxième caractéristique de Tintin, une houppette qui était presque une crête, qui se dressait comme une bravade et qui allait traverser le siècle !

Hergé avait fait cadeau —c'est entendu— à son jeune héros de ma culotte de golf. Il lui avait, de toute évidence, donné ma taille, ma dégaine, et une tête futée comme l'était alors la mienne. Le journaliste Alain de Kuysche écrit dans l'hebdomadaire belge "Le Moustique", en mars 1991: "La silhouette de Léon Degrelle, sa verve et son esprit frondeur ne comptèrent pas pour rien dans 'Tintin au pays des Soviets'..."

Mais cette houppette, d'où provenait-elle?

Pour le savoir, il suffit de regarder l'admirable portrait que fit de moi le grand peintre ardennais Albert Raty, dans ma prime jeunesse, au temps où, jeune poète rêveur ("Mon pays me fait mal", "Prière à Notre-Dame de la Sagesse", les "Tristesses d'hier"), j'étais presque un sosie de Georges Remi.

L'un des meilleurs spécialistes de Tintin, Stéphane Steeman, propriétaire d'une collection "Tout Hergé" presque

unique au monde, possède un exemplaire numéroté, justement de "Mon pays me fait mal", qui contient en hors texte, cette œuvre d'Albert Raty. Il a été frappé par la ressemblance, à son avis éclatante, entre ce Degrelle d'une vingtaine d'années et le Tintin qui allait être créé par Hergé. La houppette était là, sur le fusain, bien nette, presque enroulée, à droite de la raie de la chevelure, exactement comme le jeune héros Tintin la porterait. Où Hergé, sur une autre tête, eût-il pu en copier une semblable? Je la possédais en exclusivité. Hergé la replanta telle quelle sur le chef de notre petit personnage. C'était comme une signature, comme une sorte de fiche d'identification.

Mais au moment où Hergé, pour équiper son Tintin m'empruntait mes bandes dessinées du Mexique, ma culotte de golf et la houppette touffue dont m'avait coiffé Albert Raty, qui eût bien pu —que ce fût moi, que ce fût Hergé lui-même— imaginer l'importance que ce petit personnage prendrait un jour ?...



Les culottes de golf, désormais symboles du bourlingueur redresseur de torts (dessin de Paul Wellens dans „Mes Aventures au Mexique“).

Qui eût pu penser un seul instant que ce Tintin deviendrait, vingt ans plus tard, la coqueluche de dizaines de millions de jeunes "de 7 à 77 ans"?

Et puis, disons la vérité, tout cela fut presque accidentel. Je n'étais pas le moins du monde décidé à consacrer ma vie à promouvoir des amusements pour enfants, si ingénieux fussent-ils. Georges Remi était mon ami: tout naturellement je lui avais donné un fraternel coup d'épaule. Mais mon ambition entendait bien dépasser de cent coudées ce rôle d'amuseur enchanté...

Je vivrais, je lutterais, je risquerais ma peau pour conquérir le cœur et l'esprit de mon peuple, pour en faire une double communauté ordonnée, pour forger ensuite, dans les grands combats contre le bolchevisme, une Europe unie, capable de faire face à la poussée puissante des grandes unités hypercapitalistes qui surgissaient en force à travers l'univers —de Tokyo à New-York— et qui feraient le XXIème siècle. Je voulais créer un homme nouveau, un monde nouveau. Tel était le but de ma vie.

Avoir aidé Hergé à faire de Tintin un personnage qui, avec le temps, porterait à travers la planète la culotte de golf décrochée de ma garde-robe et la houppette cueillie sur ma boîte crânienne, ne serait qu'un incident merveilleux à travers ma vie haute en couleurs.

Lorsque paraîtrait, à Paris puis à Bruxelles, le livre de la Duchesse de Valence "Degrelle m'a dit", Lucien Rebatet, le grand romancier des "Deux Etendards", écrirait qu'il y avait dans cette biographie de quoi faire dix films. C'est dire que Tintin ne serait qu'un épisode, charmant, de ma geste multiforme, où abondent des événements hors du commun; la conquête d'un million de Belges, en 1936, par un jeune garçon de vingt-neuf ans, mes quatre ans de combat de chef de guerre au Front de l'Est, ma Ritterkreuz et mes Feuilles de Chêne me hissant en tête des créateurs de l'Europe en gestation.

C'est dire que, dans ma vie de conquérant de peuples, les cavalcades endiablées de Hergé seraient des hors-d'œuvre.

J'avais, de toute évidence, contribué à mettre en train l'œuvre de Georges Remi, mon camarade. Mais cette opération ne serait qu'une fleur champêtre cueillie dans la pampa de ma vie tumultueuse.

Hergé lui-même le savait, qui modeste, parfois même effacé ou effaré, vivrait personnellement, on le verra, chacun des heurts et des malheurs de mon épopée.

Au long de ceux-ci, c'est vrai, resurgiraient cent fois des réminiscences et des coïncidences de l'esprit, de l'ingéniosité, de la débrouillardise et de l'humour du Tintin de notre jeunesse.



Léon Degrelle en 1928.

Nous avons, de toute évidence, des atomes crochus.

Mais le rexisme, le degrellisme, c'était politiquement, socialement, spirituellement, une révolution, tandis que le Tintinisme était un amusement très astucieux qui ne dépassa pas l'imaginaire. Amusement qui, entre 1929 et 1934, en était encore à ses premiers balbutiements. Avec le temps, il deviendrait une création littéraire tout à fait originale, extrêmement intéressante, dans la ligne de Molière.

Mais, au temps de "Tintin au pays des Soviets", on n'en était pas encore là. Je soutenais le copain Georges, je bourrais Tintin de vitamines. Ni Hergé, ni moi, ni d'ailleurs personne ne pensait alors à une politisation quelconque du petit personnage.

J'aimais bien Hergé. Donc j'aimais bien Tintin, notre Tintin. Un événement insolite allait se présenter qui renforcerait encore notre solidarité.

Je venais, en 1931, d'écrire, en une nuit comme d'habitude, une brochure de quarante pages, intitulée "Histoire de la Guerre Scolaire".



Dessin (p. 10) de Hergé pour l' „Histoire de la Guerre scolaire“ de Léon Degrelle.

Brochure plutôt dépassée soixante ans après ! Mais brochure qui correspondait aux haines anticléricales absurdes qui, à cette époque, hantaient les cervelles dans les milieux marxistes et maçonniques.

Qu'on se souvienne ! Dans certains pays, en Italie par exemple — l'Italie des débuts de Mussolini — on se complaisait encore à exclure du parti socialiste ceux qui avaient eu l'audace de se marier à l'église, ou y avaient fait baptiser leurs enfants !

Dans le journal belge "La Gazette", on était allé jusqu'à réclamer que les réunions des évêques fussent interdites ou surveillées par la police, et que la flicaille présidât aux assemblées des fidèles dans les églises !

En Belgique, en 1930, on s'était mis à agiter, encore une fois, ces cornichonneries imbéciles, qui, sous le gouvernement du franc-maçon Frère-

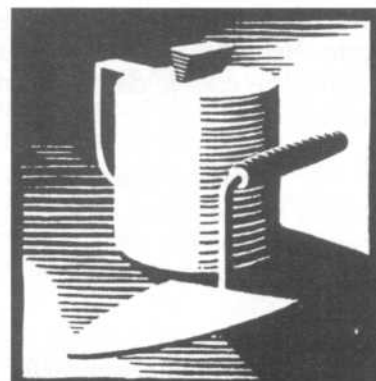
Orban, avaient précédemment jeté, pour plusieurs années, la moitié des Belges contre la moitié des Belges !

Pour arriver à quoi?

A ce que fussent créées, en riposte, à peu près quatre mille nouvelles écoles libres !

Et à l'élimination presque complète de la population scolaire dans nombre d'établissements de l'Etat, où deux mille instituteurs avaient démissionné.

Dans le patelin d'Alken, il ne venait plus que trois enfants à l'établissement officiel: les gosses de l'instituteur ! A Cautille, quatre enfants: deux d'un prof et deux d'un douanier ! A Kinroy, trois marmousets en tout, ceux du cantonnier !



Dessin (p. 16) de Hergé pour l' „Histoire de la Guerre scolaire“ de Léon Degrelle.



Dessin (p. 22) de Hergé pour l' „Histoire de la Guerre scolaire“ de Léon Degrelle.

Dans les classes vides, on élevait des lapins ! Ou des corneilles ! A Châtillon, il n'y avait plus à l'école de l'Etat qu'un bouc ! Puis, de la farce, on était passé à la plus basse intolérance; des communes à direction maçonnique privaient de tous soins médicaux "les familles qui enverraient leurs enfants à l'école privée". Pour finir, au cours d'une bagarre, trois

catholiques avaient été tués près de Courtrai.

Je demandais au public belge: vraiment voulez-vous que de telles barbouilleries recommencent ?...

Hergé eût pu assister en simple spectateur à l'énoncé de cette question. Il ne s'en tint pas là. Il tint à illustrer de sa main ma brochure.

Il dessina, avec un art aussi pur que précis —et la signa d'un Hergé en grandes lettres capitales— la couverture de mon pamphlet. Elle était un chef d'œuvre de simplicité artistique. Hergé y avait ajouté cinq dessins qui jalonnaient ma description des événements.

De même que Hergé, deux ans avant de mourir, n'avait pas craint de révéler, par écrit, à "La Libre Belgique" du 25 décembre 1975, que c'étaient mes bandes dessinées envoyées du Mexique qui avaient donné naissance à la geste de Tintin, de même, dès 1931, nos deux signatures unies dans le même ouvrage allaient porter à jamais témoignage de notre affectueuse solidarité.



Dessin (p. 37) de Hergé pour l' „Histoire de la Guerre scolaire“ de Léon Degrelle.

Après 1945, on prit grand soin de cacher ce jumelage Degrelle-Hergé. On le cache toujours le plus qu'on peut en cette fin du XXème siècle.

Il aura fallu la réédition, après soixante ans, de ma "Guerre Scolaire", et la présentation de l'ouvrage portant nos deux signatures manuscrites à la gigantesque exposition "Tout Hergé", à Welkenraedt (230.000 visiteurs) pour qu'enfin une partie de l'immense public Tintinesque puisse se faire une idée, photos à l'appui, de la sincérité de la collaboration qui unit, dès le début de leur jeunesse, un Georges Remi et un Léon Degrelle traçant ensemble, heureux, leurs premiers sillons...

Hergé, tout naturellement, avait collaboré à mes propres éditions, les éditions REX où, rapidement, la plus vaste élite intellectuelle de la Belgique viendrait m'offrir ses manuscrits à imprimer. Là aussi, Hergé était présent, vivait, créait, mêlé à une jeunesse bouillonnante (je ne venais pas de Bouillon pour rien !)... Il donnerait notamment, en toutes couleurs, une merveilleuse couverture au livre "Le Carnaval de Binche" d'Alfred Labrique.



Dessin (p. 29) de Hergé pour l' „Histoire de la Guerre scolaire“ de Léon Degrelle.



Il illustrerait, outre mon "Histoire de la Guerre Scolaire", plusieurs ouvrages du principal animateur de la Jeunesse indépendante catholique (J.I.C.), Raymond De Becker, futur directeur du "Soir" de 1940 à 1944, qui prendrait alors Hergé, Tintin et Milou en croupe, sur son grand cheval de bataille !

La co-édition Degrelle-Hergé de mon "Histoire de la Guerre Scolaire" allait, sur un tout autre plan, avoir des conséquences considérables, auxquelles ni Hergé, ni moi-même n'avions pensé: le lancement parmi un public beaucoup plus large des albums de Tintin.

Jusqu'alors, les premiers albums de Tintin avaient été tirés très modestement, en noir et blanc, à six cents exemplaires, sur la rotative bruyante du "Vingtième Siècle" qui imprimait à la fois les bandes dessinées de Hergé et mes papiers volcaniques.

En 1931, j'avais confié le tirage de ma "Guerre Scolaire" à un imprimeur tournaisien, qui ne serait, dans l'affaire — comme mes autres imprimeurs —, qu'un exécuteur matériel. Il s'appelait Casterman.

Celui-ci, à voir que le petit bouquin Degrelle-Hergé imprimé sur ses presses, était grimpé allègrement, et très rapidement, jusqu'aux cent mille exemplaires, avait reniflé l'affaire à emporter. La couverture de Hergé lui avait paru, à la fois, magnifique et accrocheuse.

Pourquoi ne pas proposer à ce jeune Hergé de confier à sa maison d'édition ces albums d'un Tintin débutant, confiné jusqu'alors dans les ateliers du "Vingtième Siècle", où les services de propagande de livres étaient totalement inexistantes ?...

"— J'accepte avec plaisir de travailler avec Casterman", avait répondu Georges Remi, enchanté.

Sans les cent mille exemplaires de cette brochure Degrelle-Hergé, le vieux père Casterman se serait-il aventuré dans le Tintinisme ?

Ce petit bouquin Degrelle-Hergé marqua le premier rush de Tintin vers son destin. Il ferait, par ricochet, la fortune, imprévue en 1932, de la famille Casterman (440 albums ! des gains fabuleux !)...

Après, tout allait filer comme sur des roulettes au "Vingtième Siècle".

L'abbé Wallez jubilait. Le tirage du journal, le jeudi, qui apportait aux gosses — jeunes et vieux — "Le Petit Vingtième", avait rapidement doublé. Puis il avait triplé. Il finirait par sextupler. A lui seul, il couvrirait les déficits du quotidien.

Tintin, ma culotte de golf au postérieur, ma houppette sur le crâne, faisait des miracles.



La bonne humeur de l'Abbé Wallez était proverbiale au „Vingtième Siècle“.

DEUXIEME PARTIE

LES POURRIS ET LES BALAIS

Chapitre VI

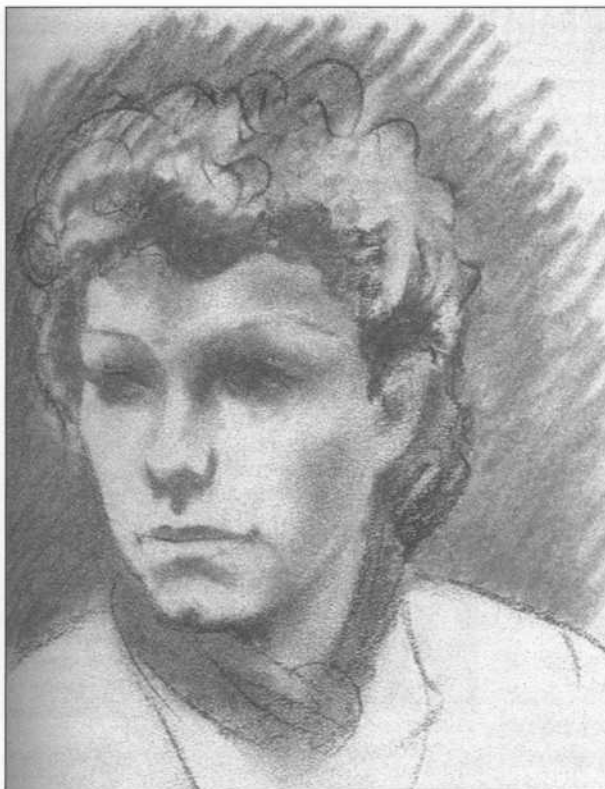
Tintin chez les Soviets

Un événement ruisselant de poésie juvénile, allait compléter la fête: le mercredi 21 juillet 1932, Georges Remi se mariait ! Mes félicitations au jeune ménage ont été amoureusement conservées par la mariée et sont un des joyaux de la fameuse collection Hergé-Steeman.

Georges était beau garçon. Un portrait, esquissé par lui-même en 1930, eût dès alors, s'il eût été connu, fait frémir les cœurs féminins. Mais Hergé n'avait rien d'un coureur de filles. Il était au naturel plutôt pudique. Et même timide. A croire que les femmes lui faisaient peur.

Bizarrement, dans toute l'œuvre de Hergé, les femmes n'existent pour ainsi dire pas. Oui, de-ci, de-là apparaît une vague midinette, toute gentille, mais insignifiante. Les quelques femmes de poids qui surgissent dans les bandes dessinées de Tintin sont des caravelles chamarrées ! La Castafiore, harnachée de verroteries comme un mulet sicilien, ne séduirait pas un débardeur. Madame Lampion avait, visiblement, peu d'huile !

A part ces matrones démobolisées, on ne trouve dans Hergé que des mâles, des "machos". La race des Moulinsart comprend seulement des célibataires. Il n'y a pas de Madame Haddock pour essuyer les traînées de Loch Lommond qui irriguent les bajoues de son pochard de mari, toujours en godaille. Celui-ci éructe tout seul. Pas non plus de Madame Tournesol pour épousseter la gabardine de son mari perdu dans ses cogitations scientifiques, un chapeau de soleil perché sur son chef déplumé alors qu'il pleut à verse !



Germaine Kieckens, par Hergé en 1935.

perdu la tête (à houppette) !

L'abbé Wallez, aux anges, enfilant son plus beau surplis, inséra définitivement la jeune étoile du "Petit Vingtième" et sa vigilante collaboratrice dans le firmament d'un amour où son journal stabiliserait désormais ses deux valeurs privilégiées !

Germaine allait être pendant près de trente ans la doublure de Hergé. Celui-ci a laissé d'elle un portrait à l'huile —lèvres minuscules, en flèche pour un baiser, nez effilé en rayon de soleil, arcade sourcilière nette comme un arc— qui est une merveille de sûreté du trait et de contrastes élémentaires de couleurs.

Elle avait été pour lui, dès leurs fiançailles, une inspiratrice enjouée.

En tout, l'équipe Hergé, pendant plusieurs années, ne dépasserait pas notre quatuor: Hergé, le créateur artistique, Jam ensuite, la blague au crayon, puis Germaine veillant à tout... Et moi, par ricochet.

Nous avons tenu, à nous quatre, les forceps lors de la naissance de Tintin. Qui d'autre avait assisté à l'accouchement ?...

Tintin lui-même ne changera pas d'un pli sa culotte de golf au long d'un demi-siècle. Il la portera presque jusqu'au trépas, inusable, jamais délavée. Il faudra atteindre ses trois derniers albums pour qu'un blue-jean la remplace.

Sa houppette, en cinquante ans, ne perdra pas un poil. La tête ronde ne prendra pas une ride, alors que, malheureusement, celle de son modèle de 1929 se fera, au long des années et des exils, hachurer de quelques sillons ! Tintin, pendant 59 ans, n'aura jamais ni âge, ni sexe.

Du sexe, pourtant Hergé en avait, puisque, le 21 juillet 1932, flambard comme un tournesol andalou, il se mariait religieusement. Il se mariait avec qui ? "— Contre qui?", dirait-on à Bruxelles !

Rien moins qu'avec la charmante secrétaire du bon abbé Wallez, la belle Germaine (Germaine Kieckens), dont les aimables babouches à pompons rouges avaient, pendant plusieurs années, poétisé le bureau sévère du patron. Pour Germaine, Tintin avait



Autoportrait d'Hergé (1930).

Le petit Tintin chercheur d'aventures demeurerait toujours un garçon sans âge défini. Au long de vingt et quelques albums, il resterait aussi impeccablement strict dans sa culotte de golf qu'il avait été en naissant en 1929.

A partir de cette date, deux autres héros accompagneraient Tintin dans les colonnes du "Petit Vingtième": Quick et Flupke, deux garnements bruxellois alertes et insupportables. Tintin et eux feraient hurler de plaisir chaque jeudi la vaste marmaille.

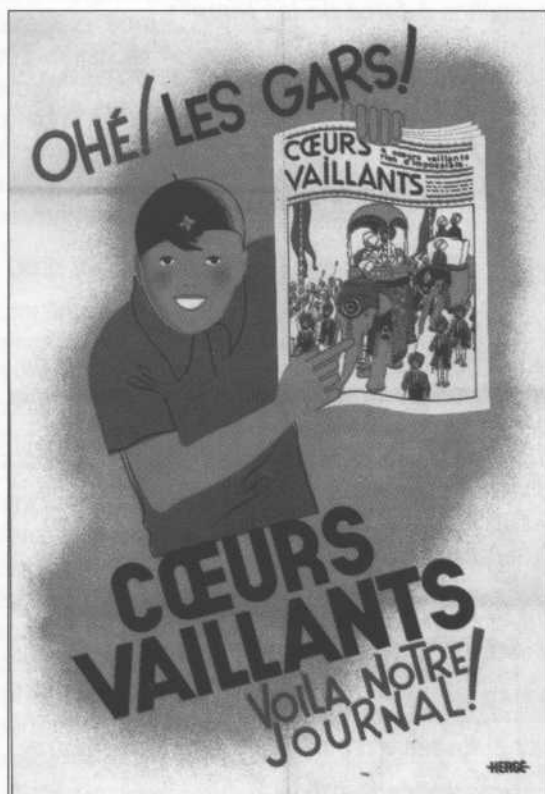
Hors de Belgique cependant, Hergé était encore presque un inconnu. A Paris, quelques Bons Pères éditaient une revue d'esprit scout: "Cœurs Vaillants". Ils avaient, à peu près seuls, prêté attention au gavroche Tintin de l'abbé Wallez.

Ils lui avaient fait une place dans leur hebdomadaire, non sans rêver dès alors à des illustrations plus édifiantes que les barbaries de Staline en Soviétie, ou que les flèches empennées que Tintin plantait dans l'arrière-train charbonneux des riverains du fleuve Congo ! Ces premiers éditeurs français tripotaient d'ailleurs allègrement les textes originaux de Hergé, les châtraient, les élargissaient, les métamorphosaient, avec une vigueur toute ecclésiastique. Les Pères de Paris eussent tout spécialement aimé voir leur héros chanter les nobles vertus de la vie familiale.

Mais, d'abord, le ménage Hergé n'eut, hélas ! jamais d'enfant.



Germaine Kieckens.
Huile sur toile, par Hergé.



Ensuite, tout bon fils qu'il fût, Hergé trouvait peu de sujets d'aventures humoristiques dans les cogitations, nécessairement assez casanières, des vieux foyers traditionnels. Il s'en tint donc invariablement aux personnages nés de ses rêves aventureux d'éternel chef d'équipe scout, et du spectacle rigolo que lui offraient les bruyants poulbots marolliens de son enfance.

Les bandes dessinées du journal et les albums, qu'avait repris définitivement le bon Casterman, se succédaient à la cadence d'un tir de mitrailleuse. Après "Tintin au pays des Soviets" et les exploits vigoureux des Bamboulas, suivis de "Tintin en Amérique", avaient paru "Le Lotus Bleu", myosotis agrandi au format oriental, puis "Les Cigares du Pharaon": imprévu, ce pharaon qui fumait le cigare !

C'est alors que, personnellement, j'allais flanquer un pétard sensationnel dans notre fête de jeunesse: stylo au poing, verbe lancé bruyamment à la cantonade, j'allais faire une irruption fantastiquement tapageuse dans le camp interdit de la politique.

La baraque politicienne



Léon Degrelle en meeting dans un café de province.

Cela devait arriver. La politique, je l'avais dans le sang.

Au début de mon action, j'avais été, presque uniquement, un apôtre de l'Action Catholique. Mais j'avais constaté bien vite que la politique pourrissait la vie spirituelle de mon pays.

Il fallait d'abord nettoyer à grands coups de balai les écuries du Régime !

Dans tous les partis, quels qu'ils fussent, grouillaient des "pourris" faisandés comme des bécasses suspendues par les pattes, à la cave, depuis des semaines.

Au parti socialiste belge, la Banque du Travail, qui eût dû protéger les épargnes ouvrières, les avait goulûment dévorées.

Les francs-maçons du Parti Libéral, tripotiers de casinos ou aventuriers gominés du Barreau, avaient crevé leurs poches à force de les remplir.

Le phénomène était absolument conforme à l'éthique du système. Le parlementarisme n'est jamais qu'un refuge provisoire. Tous ses élus sont à la merci d'une mauvaise réélection. Un échec, et ils se retrouvent le derrière par terre, à côté de leur vache à lait, morte, et d'une épouse qui ne l'est pas, bien décidée, elle, à voir l'heureuse saison des vaches grasses se prolonger, munificente et toujours croissante !

Première loi donc du parlementaire: conserver son fameux siège, à n'importe quel prix, et par n'importe quel moyen !

Or le système "démocratique" s'oppose à cette stabilité. Il implique obligatoirement de continuel chambardements, au gré d'innombrables appétits. Et il doit recourir sans cesse à de nouvelles élections, qui coûtent des centaines de millions, que nul parlementaire n'a dans sa poche et que seule peut couvrir une corruption impudente, à coups de fausses factures, de pots-de-vin, de commissions sur les travaux publics et autres entourloupes. Un Etat sérieux ne peut pas vivre dans le tohu-bohu d'un cirque. Il a besoin d'un chef qui tienne solidement le timon. Exactement comme dans n'importe quelle entreprise sérieusement menée.

Quelle usine, en effet, quel négoce tiendraient le coup, s'il leur fallait, comme dans les "démocraties", changer de patron, de conseil d'administration, de méthode de travail et de clientèle tous les six ou tous les douze mois ?...

Plus de mille ministres s'étaient chevauchés et culbutés avec frénésie en France entre 1918 et 1938, au cours de l'entre-deux guerres !



Léon Degrelle parle devant plus de 70 000 personnes à Lombeek (1938).

En Allemagne, rien qu'au cours de l'occupation de la Ruhr, quatre ministères différents s'étaient mutuellement annihilés en la seule année 1924 !

Une grosse demi-douzaine de menaces de crises ministérielles mettraient la Belgique en sottis agitation pendant l'hiver de 1939-1940 !

Jusqu'à hier, à Bruxelles, on numérotait les ministères "Martens" avec des chiffres romains comme s'il s'agissait de Papes ! On était arrivé en 1991 au numéro VIII: Martens VIII ! Sa Sainteté Martens VIII ! On devrait

attendre pendant cent huit jours la nomination d'un successeur, un gros flamand boudiné, appelé Dehaene, père provisoire des trois tiers de Belgique fédérés ou plus exactement accolés...

En Italie, cinquante-deux gouvernements d'abuseurs corrompus se sont succédé depuis 1945 ! Cinquante-deux hâbleries, craqueries, clabaudages, chantages fantastiques à la commission, pantouflieres, tripous plus lucratifs ! Et crises continuelles ! Des diarrhées de crises !

De tels ministères ne sont pas des gouvernements, ce sont des maisons de passe. Ils conduisent la machinerie officielle à l'anarchie constante et à une corruption sans cesse accrue. Ils multiplient les doubleries, les surenchères démagogiques des politiciens rivaux, cherchant à embobeliner, chacun pour son compte, les rouspéteurs-électeurs.

Et encore ceux-ci n'ont-ils, en réalité, que le droit de s'indigner. Si leur choix se porte, même à 86 % comme en Algérie, sur une formule qui ne plaît pas aux gangs des partis, on recourra à n'importe quel coup d'état pour l'annuler. A l'étranger, pas un soi-disant démocrate ne s'indignera ou ne protestera. Les seules réformes qui, dans ces tohu-bohu, progressent inéluctablement, ce sont les augmentations des impôts, versés angéliquement par les poires permanentes !

Dès 1935, j'avais conclu qu'il ne pouvait exister d'Etat fécond que dans l'ordre du pouvoir, dans la continuité et dans la stabilité des institutions, dans le choix rigoureux des compétences ministérielles, et non dans la répartition à la criée des postes officiels à des écornifleurs de rencontre, élus n'importe comment, dépourvus pour la plupart de toute formation et n'ayant bénéficié, souvent, d'aucune préparation.



Mossieu Loyal : Tachez d'amuser la galerie pendant que j'en finis avec ces messieurs des neuf puissances...

„Les beaux jours de L'Oasis“, Jam, 1937. (Emile Vandervelde est caricaturé à gauche; Paul-Henri Spaak est „Mossieu Loyal“)

M. Vandervelde sur la corde raide



Bref, j'en étais venu à la forme dite fasciste, alors —qu'on ne l'oublie pas !— en vogue dans toute l'Europe.

Hergé et Jam, en m'entendant, regardaient, rêveurs, le plafond, le crayon soudain immobile.

Hergé, néanmoins, s'était audacieusement accordé une brève récréation politique, assez surprenante chez lui qui ne batifolait guère dans les fondrières de la partitocratie ! Il s'en était pris, tout bravement, dans le "Vingtième Siècle", au chef du parti socialiste belge, Emile Vandervelde!

Bourgeois cultivé, scandalisé par l'égoïsme et l'inconscience des classes "possédantes", celui-ci était passé à gauche par souci de justice sociale. Il n'en était pas moins resté épris de culture, avait la "Somme théologique" de Saint Thomas d'Aquin à portée de la main sur son bureau, à l'instar de son

courageux collègue de Paris, Jean Jaurès, qui relisait dans le texte ses auteurs grecs lors des entractes du Parlement français. Vandervelde était un vieillard, courbaturé, aussi sourd qu'un débiteur à l'heure des sommations d'un huissier tenace. En société, il trimbalait en bandoulière, dans l'espoir d'arriver tout de même à entendre quelque chose, un appareil aussi encombrant qu'un haut-parleur de vieux gramophone. En le voyant apparaître, on s'attendait toujours à entendre une rengaine du jeune Tino Rossi s'échappant de son orgue ambulante.

Je n'ai jamais bien compris pourquoi Hergé s'en prit à ce cacochyme peu menaçant que guettaient, à chaque instant, les De Man, les Spaak et autres rivaux de parti, experts impudents en crocs en jambes. Quoi qu'il en soit, Hergé caricatura en dix dessins sa victime toute brinquebalante, qui essayait péniblement de se maintenir sur une longue corde raide et de parvenir, intact, au bout de son parcours. Evidemment, au dixième dessin, notre pauvre Vandervelde dérapait, volait les quatre fers en l'air et s'abattait avec son gramophone dans un éblouissement d'étoiles et d'étincelles.

Sans doute Hergé voulait-il nous dépeindre à l'avance ce que serait en Belgique —et ailleurs— la fin du Socialisme, déconfit et décomposé partout à présent !

Le gros père Spaak, à la bedaine de tétrodon, mais qui s'y connaissait en contorsions multiples, eût pu, lui, se maintenir en équilibre sur cette corde, mais celle-ci se fût certainement rompue sous son poids, lâchant ce tonneau dans l'espace. Avec le temps, il en serait ainsi, à cela près que le tonneau Spaak s'écroulerait dans la salle du conseil d'administration d'une très grosse banque américaine où l'on pouvait ramasser beaucoup de dollars sous les banquettes !

Hergé, catapultant dans le vide Vandervelde et son trombone acoustique, avait, dès alors, indiscutablement montré que, vis à vis des politiciens, le respect sacré ne l'étouffait pas. Toutefois, pour l'ami Georges, cette culbute sans parachute du vieux patron n'avait été qu'un amusement. Avec moi, c'est le cirque entier qui risquerait fort de s'effondrer.

Allant plus loin, évidemment, que le doux Hergé balançant Vandervelde, je n'imaginai un pays gouverné par un vrai chef que si celui-ci avait été porté au pouvoir par les masses elles-mêmes, grâce à des élections à la portée de l'intelligence et de la psychologie du peuple moyen.

Préalablement, celui-ci aurait eu cent occasions, au long de plusieurs années de contacts constants, de juger minutieusement, et de tout près, les mérites de l'homme —et non de cinq cents hommes !— à qui il accorderait sa confiance, en partant de données claires, intellectuellement à sa portée.

Il est vain et malhonnête d'obliger l'électeur à se débrouiller parmi des centaines d'hurluberlus, députés éventuels, dont un mois avant les élections il ignorait à peu près tout. Trois mois après le vote, il aura déjà oublié le nom de ce gambilleur, vociféré pourtant à grand tapage pendant les quelques semaines qui précédaient. Et cela dans des événements insensés de propagande électorale, financés secrètement, et presque toujours malproprement, à coups de centaines de millions de francs, de marks ou de pesetas rackettés, dont les électeurs, benêts à souhait, régleraient par la suite sans trop rouspéter, ou même sans le savoir, l'ardoise impressionnante !

Lequel d'entre eux pourrait encore citer, après simplement une ou deux saisons, le dixième des noms des parlementaires élus dans son pays? Ou, plus fort encore, le nom de la moitié de ses ministres ?

D'autre part, dans une telle girouetterie, quel industriel de grand format, quel puissant manager d'affaires irait jamais troquer sa vie professionnelle contre un maroquin ministériel passager qui peut voler en l'air six mois plus tard ?...

Les députés sont très rarement élus pour leur compétence. Ce sont les combines, les pourboires, les appuis, les pressions, les chantages de politiciens ou de syndicalistes copains qui leur ont valu de se hisser à une place utile sur une liste.

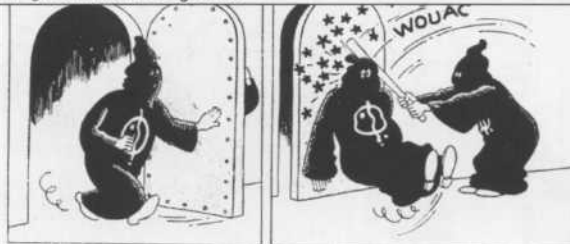


Léon Degrelle à Lombeek: avec les „6 Jours du Palais des Sports de Bruxelles“, ce fut l'un des plus grands rassemblements rexistes.

NOS CAGOULARDS



— Je ne sais plus si j'ai rendez-vous avec Charles-Albert Bodart à l'abbaye de Colonster pour constituer un gouvernement de droite, ou avec Jean d'Aspremont-Lynden au château de Lophem pour constituer un gouvernement de gauche.



Pour Hergé („Les Cigares du Pharaon“) ou Jam („L'Oasis“), les politiciens sont des opportunistes corrompus, tels De Man et Spaak, croqués par Jam avec le même déguisement de société secrète que les trafiquants de Ki-oskh...

1993, ce serait pire encore. Trente-cinq partis polonais étaient en lice! Vous avez bien lu: trente-cinq! Il y avait même un parti des candidats de buveurs de bière! Tout ce tintamarre démocratique pour arriver à quoi? A ce que, dans ce pays super-catholique —le Pape est polonais!— ce furent les ex-communistes, qui emportèrent la majorité!

Les pseudo-démocraties occidentales n'avaient strictement rien fait pour secourir ces peuples asservis à l'U.R.S.S. en 1945: au lieu de courir à leur aide, elles laissèrent en plan les libérateurs de 1989, surgis dans les décombres de ces pays ruinés. Tout ce que les Occidentaux envoyèrent à ces peuples, renaissant péniblement à l'espoir, ce furent leurs tares, leurs maffias de la drogue, des pots de vin, de la prostitution, du marché noir, ce fut la dictature du dollar et l'exemple de leur avilissement moral!

S'ils deviennent ensuite ministres, c'est parce que, dans le partage de la tarte, un quartier devait, en vertu de la loi des dosages, revenir à leur groupe linguistique, ou à leur circonscription électorale, ou à leur tendance dans le parti (surtout s'ils y rouspètent).

On verrait ainsi en Belgique un Paul-Henri Spaak, qui, en 1933, gênait parce qu'il avait fortement chahuté dans la baraque socialiste, recevoir lors de sa première intronisation le ministère des Chemins de Fer, lui qui ignorait totalement pourquoi un train avançait ou reculait! Combien y eut-il, avant 1945, de ministres belges des Colonies qui, n'avaient jamais mis les pieds au Congo Belge? Et de ministres de l'Agriculture qui savaient traire une vache!

Le choix, dans un gouvernement, de ministres vraiment capables, ne compte pour ainsi dire pas, il n'a d'ailleurs pas d'importance. Tout ministère est à la merci de n'importe quelle culbute. Son temps est dévoré par les bavards, les raseurs, les quémandeurs: comment pourrait-il préparer un long plan d'action, bien dosé, soigneusement étudié, alors que n'importe quelle pelure de pomme de terre, jetée sous les brodequins d'un ministère par un député hargneux, peut l'envoyer à n'importe quel moment s'étaler de tout son long sur le plancher? Le dernier des balayeurs ferait tout aussi bien le plongeon.

D'où le dégoût des foules, qui, à cette heure, ne veulent même plus voter: la moitié des électeurs, si on ne les obligeait pas, ne ferait plus un pas pour aller donner leur voix à tel ou tel représentant d'un système censé additionner les droits du peuple.

Il en est de même, déjà, dans les pays fraîchement libérés de l'Europe de l'Est: en Pologne, le 25 octobre 1991, 50 % des électeurs se sont abstenus. Le 19 septembre

Ce coup de retour de la manivelle fut imparable. Déconfits, écœurés par l'Occident, les peuples de l'Est votent de nouveau pour le communisme ! On se croirait revenus au temps de "Tintin au pays des Soviets" !

Quant à l'Europe des démocraties, coagulées dans le Marché Commun, elle n'est plus, à Bruxelles, qu'un conglomérat disparate, dominé par des dizaines de milliers de fonctionnaires gavés, qui ne se préoccupent pas plus du salut du Continent que de la queue de Milou !



Meeting de Léon Degrelle sur une place communale de village, en 1928.

Transbahutant à grands frais de Bruxelles à Luxembourg, de Luxembourg à Strasbourg, et vice-versa, des milliers de tonnes de paperasses confuses, ces hordes administratives tiennent, de pays en pays, des centaines de sessions bruyantes et toujours vaines. Elles se disputent, se chamaillent. Elles ont ruiné l'agriculture aussi bien que le marché de l'acier ou du charbon. Elles ont accumulé des millions de chômeurs, qui ne feront que s'accroître à un rythme effrayant. Dix-sept millions aujourd'hui, vingt-cinq millions dans quelques années !

Leur super-Parlement européen est encore plus stérile et plus coûteux que tous les autres. Il additionne et multiplie les défauts du Système qui a démantibulé chacun de nos pays.

L'impuissance des "démocraties" occidentales avant la guerre, pendant la guerre, après la guerre, s'est révélée totale, en tous lieux.

On le voit plus que jamais depuis deux ans où chaque Européen, horrifié, assiste à l'extermination raciale de centaines de milliers de Croates et de Bosniaques sous le nez même d'une Europe émasculée ! La grande machinerie soi-disant communautaire n'a même pas été capable de réagir devant tous ces crimes, sinon en semant de-ci de-là, dans les Balkans, de piteux déménageurs de ravitaillement, costumés en soldats, empanachés d'un casque bleu comme d'un plumet plastifié.

Inutile, foyer constant de discordes à répétition, de plus en plus discréditée, l'Europe du Marché Commun n'est plus aujourd'hui qu'un veau branlant, à vingt-quatre pattes.

Plus les électeurs seront las, plus ils auront besoin d'un système gouvernemental durable et fort.

Dans la bousculade et l'incohérence, comment pourrait-on donner aux peuples un statut social digne et généreux, base même de l'harmonie nationale et de la sécurité publique ?

Comment, avec des gouvernements faiblards, à la merci d'une empoignade, aurait-on le temps de convaincre un pays qu'il n'est pas de vie économique possible sans la réconciliation et la collaboration du peuple que le marxisme a divisé en "classes" converties souvent en jouets des maîtres-chanteurs syndicaux ?...

Et comment donner à une renaissance matérielle une impulsion durable, définitive, si on ne dispose pas pour longtemps de cerveaux exceptionnels, rompus à toutes les disciplines et choisis pour leurs seuls mérites ?

Enfin, s'il n'est de paix que dans la justice, il n'est de justice que dans le haut niveau moral des nations. Cette moralité ne peut naître de régimes brinquebalants, corrompus et corrompus, où les égoïsmes, les appétits, le besoin de l'argent rapide dévorent ceux qui en sont, à la fois, les bénéficiaires exclusifs et les brocanteurs.

Au contraire, le vrai chef de peuple, qui parvient à la tête de l'Etat, ou de l'Europe, après des années de libre conquête des citoyens, on sait au moins, celui-là, ce qu'il veut et ce qu'il peut ! L'électeur a eu tout loisir pour le calibrer.

Si —ce qui peut arriver— cet élu national, ou multinational, décevait ou fatiguait, un plébiscite, frein normal dans toute vraie démocratie, peut le désavouer, le renvoyer dans les décors. Cas d'un De Gaulle en 1969. Cas extrême.

Entre-temps, il aura pu, tout de même, installer aux postes de responsabilité de son pays, ou du continent européen, des collaborateurs de premier ordre, choisis parmi les élites les mieux formées et les plus compétentes.

Mais généralement, hissé au pouvoir démocratiquement après des années d'analyse puis de soutien constant des électeurs, le chef de peuple parviendra à régénérer sa patrie, ses forces vives, ses institutions et à lui ouvrir les voies d'un grand destin. Idem pour le rassemblement de l'Europe. Telle est la "démocratie du chef", la seule qui soit intelligente et intelligible, qui ne livre pas des peuples bernés à des farceurs, à des escrocs et à des esbroufeurs.



Les autres "démocraties" sont des démocraties de charlatans. Elles propulsent dans les fauteuils des assemblées et des ministères une tripotée de politiciens souvent incapables, se houspillant, se harpillant, et qui, à peine perchés sur leur strapontin à coups de millions du public berné, n'en font qu'à leur tête ou ne font même rien du tout, sinon se remplir les poches.

Ce gâchis, cette déliquescence, me donnaient la nausée. Bref, je voulais faire sauter en l'air la boutique politicienne.

L'attrait de la „démocratie“ vue par Hergé... Episode de „Quick et Flupke“ publié dans le „Petit Vingtième“ (non repris en album).

Le harponnage des requins

Laissant Jam et Tintin à leur table à dessin j'irais, à partir d'alors, et pendant deux ans, affronter tous les soirs les politiciens socialistes et communistes qui rassemblaient les ouvriers et les ouvrières dans les Maisons du Peuple. Car c'est, avant tout, le peuple que je voulais convaincre et entraîner.

En ces temps-là, les masses ignoraient encore la télévision et même la radio. Elles venaient assez volontiers se retrouver au pied des tribunes où trônaient leurs parlementaires rebondis. Elles s'y gorgeaient de belles promesses. Ce public simple était de l'or vif, à vingt-quatre carats ! Le peuple d'alors n'avait pas été gangrené par la frénésie de la consommation. Il avait le cœur pur, cherchait instinctivement le vrai et le propre.

J'entendais bien profiter du fait que, dans ces meetings de gauche, les seuls alors qui rassemblaient encore de larges foules, la contradiction — théoriquement du moins — était offerte. L'avantage évident du système était que ces tournois oratoires ne me coûtaient absolument rien. Les dirigeants marxistes qui organisaient ces meetings en couvraient tous les frais, évidemment.

Ce sont bel et bien les socialistes et les communistes belges qui, agissant à contrefin, ont payé mon lancement ! Je leur en suis extrêmement reconnaissant.

Jamais, avant que je ne me risque à ces rencontres, nul ne s'était aventuré parmi ces assemblées généralement très tumultueuses. On pouvait s'y faire tabasser. J'y encaisserais des rossées mémorables ! Je tiendrais bon, je finirais par conquérir ces auditoires, à coup d'éloquence sans doute, à force de horions aussi, abondamment administrés. Mais je resterais maître du terrain. J'affronterais même un soir le Ministre Spaak. Il était un orateur fleuri, mafflu et très pompier. J'eus beau jeu à l'abattre en flammes.

Ce public une fois acquis sans bourse délier, j'allais pouvoir organiser mes propres meetings, des meetings payants cette fois-là.

NO PASARAN !



Totor. — Si Degrelle parle au Palais des Sports, nous descendons dans la rue avec nos poitrines... et je ne répons plus de mes hommes !

Pour la première fois, les électeurs allaient savoir qu'en supportant eux-mêmes les frais des assemblées populaires, c'étaient eux et non des manœuvriers insaisissables qui financeraient leurs réunions politiques.

Rapidement, les Belges accouraient pour m'entendre, par milliers, puis par dizaines de milliers. Je pétrissais ce public. Je l'électrissais.

Nul, en Belgique, n'avait vu (et ne verrait plus jamais) de spectacle de cette ampleur. J'avais alors à peine vingt-cinq ans. Un gamin ! Jusqu'à cinquante ans, à cette époque, un homme était un gamin ! Mais ledit gamin résumait les élans d'un pays entier.

Hergé et Jam, l'œil aux aguets, continuaient dans leur "Vingtième" à tracer leurs jambages, mais ils jubilaient.

Dans les rues des grandes villes, les colonnes de mes jeunes balayeurs et de mes jeunes balayuses nettoyaient symboliquement les pavés, aux applaudissements des passants mis en gaieté.



Dans les rues des grandes villes, les jeunes balayeurs rexistes nettoyaient symboliquement les pavés.

Ma presse, elle aussi, s'était mise à déferler par rafales. Le tirage de mon hebdomadaire "REX", modeste mensuel au début, puis bi-mensuel, avait atteint les cent mille exemplaires vendus. Il finirait, en 1935, par dépasser les 350.000 ! Tirage contrôlé par notaire. Chiffres inouïs dans la petite Belgique ! Ils équivalaient à la répartition, contre argent comptant, de deux, trois millions d'exemplaires, chaque dimanche, à travers le territoire français ! Ma copie était du vi-triol. Je le déversais à pleins seaux.



Meeting rexiste au Palais des Sports de Bruxelles (30.000 personnes).

Mes équipes de propagandistes sillonnaient à pied ou à vélo tout le pays. En réalité, nous n'avions même plus besoin de courir après le public: c'est le public qui se précipitait pour acheter nos journaux dans les aubettes et pour m'écouter sur les places publiques.

Le matin, le voyageur, époustouflé, pouvait, des fenêtres des trains, voir dans les prés des vaches badigeonnées d'énormes REX écarlates. Sur les canaux, les ponts suspendus se dressaient tout d'un coup des REX géants sous le nez des automobilistes à l'arrêt, lors du passage des chalands ! La propagande était devenue la plus amusante des inventions, gratuite évidemment, chacun de nous, ne luttant, n'inventant, que poussé, propulsé par son idéal.

Pourtant, nous étions tous encore, en ces mois-là, de grands naïfs. Nous n'avions aucune idée des menées louches que tramaient souterrainement dans la grande presse les manipulateurs et les affairistes.

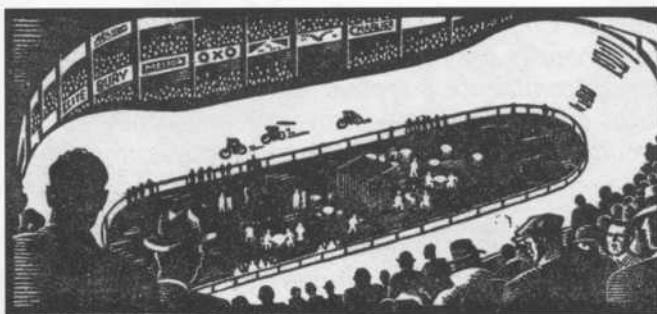
Or, le "Vingtième Siècle" avait, lui aussi, son requin bancaire, comme l'avaient, exactement, tous les vertueux confrères.

Sur ordre même du Cardinal Van Roey, le bailleur de fonds du "Vingtième Siècle" avait, envers et contre tout droit, et contre tout sens moral, été nommé sénateur coopté, système employé en Belgique pour repiquer au Sénat les grosses légumes incapables de fructifier par elles-mêmes dans le terreau électoral. Ce coopté sénatorial du "Vingtième Siècle" était un crapaud aux gros yeux à fleur de tête, appelé Philips. J'avais commencé à brandir mon balai de fer dans les travées ministérielles et parlementaires. Je voulais envoyer lestement au fumier les politiciens pourris. Je m'étais juré d'en débarrasser la Belgique.

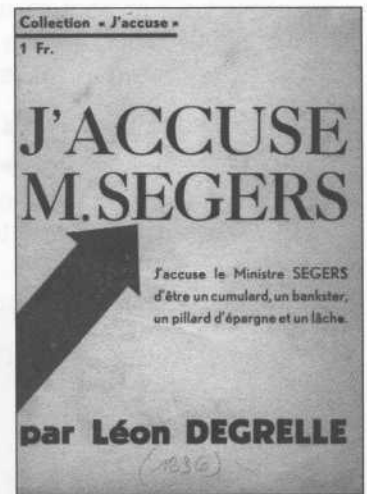
J'avais exécuté d'abord —à tout seigneur tout honneur— le Président du Parti Catholique, un nommé Segers, petit bonhomme chafouin, aux moustaches de vieux chat fatigué, au crâne gris engoncé sous la cloche à fromage d'un chapeau boule tout noir. Il était un spécialiste du pillage des Caisses d'Epargne. Avec un plaisir triomphant, je l'avais écrabouillé entre les palmiers maigrelets qui décoraient la tribune d'où il avait, en 1935, présidé, dans la ville de Courtrai, le jour-même des Morts (triste coïncidence !), son tout dernier Congrès.

Je l'avais défié à nouveau, une semaine plus tard, au Palais des Sports de Bruxelles où, devant trente mille personnes, je l'avais exterminé, par défaut, dans une immense rigolade. Froussard, paniqué, il n'avait pas osé se risquer à la confrontation ! Je lui décochais, sur l'heure, une brochure dont le titre à lui seul ne pouvait qu'aguicher le lecteur: "J'accuse le Ministre Segers d'être un cumulard, un bankster, un pillard d'épargne et un lâche".

Il essaierait, quelques mois plus tard, de se rattraper devant les tribunaux. Là aussi, je gagnerais. Segers serait balayé, avec des attendus flagellants, et condamné aux frais du procès. Ainsi avait été exécuté, dans un énorme tintamarre, mon premier gros pourri.



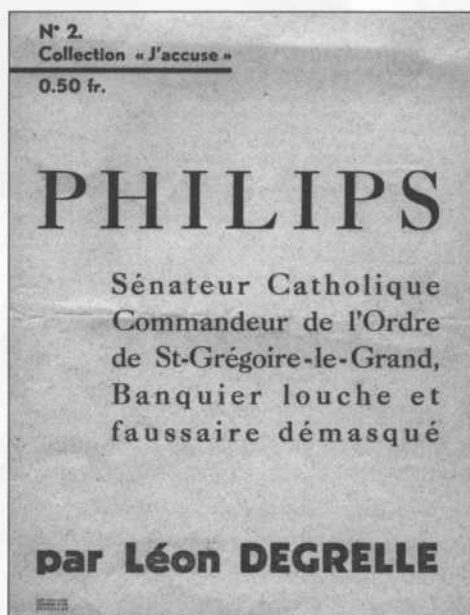
„Le Palais des Sports de Bruxelles“, dessin de Hergé pour „La Légende d'Albert Ier, Roi des Belges“ de Paul Werrie.



Le deuxième serait le Philips du "Vingtième Siècle", le patron cardinalesque, encore caché dans les coulisses.

Jam et Hergé ignoraient jusqu'alors les hauts faits secrets de cet odoriférant bipède.

Le patron dans la gadoue



Ce financier Philips "gérât", entre autres, les fonds des petits paysans flamands, grâce à l'énorme appui —très généreusement rémunéré— du Cardinal et de son clergé. Des centaines de millions de francs avaient disparu dans de scandaleuses déconfitures.

J'avais pris à l'abordage ce gangster, le traitant, en pleine assemblée de son parti —sans exagérer la courtoisie, je le reconnais—, "d'excrément vivant"! Le public n'avait pas eu besoin de grands dessins pour comprendre.

Dans mes meetings, je malmenais tous les corrompus de la politico-finance avec la même vigueur imagée. Je les attrapais par le fond de la culotte, je les traînais dans leur pourriture, je la leur faisais boire, manger et dégurgiter ! Je les jetais, pour finir, dégoûtants de gadoue, dans les travées du public stupéfait. Jamais, dans aucun pays, nul n'avait harponné avec une telle ardeur de telles escadres de déprédateurs !

Certes, ces ravageurs n'ont pas disparu à cette heure des viviers politiques ! Bien loin de là ! Ils y jouent toujours de l'aileron, plus nombreux et plus voraces encore que jadis.

Malheureusement, nul ne se risque plus à planter impitoyablement son long javelot aigu dans leurs carcasses gluantes, avec noms, prénoms et hauts faits à l'appui. Le Philips en question ne résista pas longtemps à mon traitement-choc. Il portait sur ses épaules étroites une tête de nabot consterné. A la gauche de son nez de chanoine vicieux, brillait un gros pois-chiche violette, collé comme un bouton branlant de braguette. Pour achever cet Adonis, je lui consacrai une brochure d'une violence inouïe: "Philips, Sénateur Catholique, Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, Banquier louche et faussaire démasqué"! Je le plongeai, jusqu'au dernier poil rêche de ses mollets, dans la mélasse de ses déprédations. Après ce plongeon, l'écu de son Eminence était foutu. Il n'eut plus qu'à déguerpir pour toujours du Sénat belge, la queue en déroute. Lui aussi, discrédité à jamais, ne se risquerait plus dans une assemblée politique!

Mais il lui restait, à l'insu de beaucoup, "Le Vingtième Siècle" où Hergé et Jam continuaient de dessiner, non sans se sentir, eux aussi, happés par mes harangues. Ils étaient mes vieux frères. Se compromettant à fond, Jam avait commencé à brosser dans mes journaux de combat, ses premières caricatures, aussi féroces qu'hilarantes. On y voyait les vieux pourris de la politique déguerpir en panique, tous plus bouffons les uns que les autres, volant en tous sens sous mes coups de balai exterminateurs.

L'abbé Wallez fut sommé de mettre fin au scandale dans sa maison. Entre nous, l'abbé vomissait, tout autant que moi, Philips et ses honorables collègues en putréfaction. Philips serait d'ailleurs défenestré peu après de la direction du "Vingtième Siècle" sur injonction hargneuse du Cardinal Van Roey.

Les trois copains et la victoire



Pour Hergé, comme pour Jam, gagner la croûte de chaque mois était, à cette époque, aussi dur que de grimper avec les chats dans les gouttières de la cathédrale de Bruxelles.

Au "Vingtième Siècle" on gagnait peu ! A Rex moins encore !

En dehors de son Tintin, Hergé employait, tant qu'il le pouvait, son talent de dessinateur à brosser des croquis utilitaires. Tout ce qu'il inventa à cette fin dépasse

presque l'imagination. Il créa même "l'atelier Hergé" (pompeuse dénomination pour personne seule), chargé de récolter des contrats publicitaires. Il vanta le matelas "bien couché", les orchestres "modulophones", les jacquettes, les manteaux collants, les phonographes, la couture Alice, les conserves Habi, créa des jeux de cartes, des timbres, des dominos, des puzzles, des marionnettes. Il aguicha même le public avec des annonces de cours de boxe !

Il utilisa les Dupont-Dupond, ruisselants de sueur sous leur mouchoir, en plein Sahara, pour chanter les bienfaits des cigares Agio-Méharis ! Après que Georges eut froidement fait l'éloge, dans un autre placard publicitaire, des vertus insignes du tabac, Jam, caustique, planta en première page de mon quotidien "Le Pays réel" une caricature où notre Hergé apparaissait, flemmard, tirant sur une cigarette tordue pareille à une ablette morte ! On le voit: entre nous, la rosserie ne manquait pas.



Les publicités de Hergé pour des cigarettes (ici, vers 1930) lui valurent d'être caricaturé par Jam le mégot aux lèvres !

Où j'aidai le mieux Hergé à décrocher le tout gros contrat, ce fut chez les propriétaires de la chicorée Pacha !

Degrelle dans la chicorée? Un peu tout de même ! La chicorée Pacha avait son usine à Hal, à la droite de la grand-route Bruxelles-Tournai. Or il se fait que le fils du patron était un rexiste acharné, à tel point que nos réunions se tenaient dans le bureau même du président. Je trônais dans le fauteuil. Nous décidions du sort du monde sous d'éloquents panneaux: "Qui a bu boira chicorée Pacha" Refrain bien belge ! Evidemment, Hergé décrocha sur place et sans tarder un contrat sensationnel !

A l'exposition "Tout Hergé" à Welkenraedt, on pouvait toujours admirer les "strips" de Hergé décrivant, sur le mode épique, le combat d'un pacha friand de chicorée.

Au dessin numéro un, la valetaille offrait au pacha, pour le rafraîchir, une première bouteille, le destinataire, furieux, l'envoyait voler dans les airs (dessin 2). Nouvel essai: d'un formidable coup de pied, le pacha, dégoûté, catapultait au plafond le plateau (dessin 3). Au quatrième dessin, c'était la fuite éperdue du personnel !

Heureusement, au cinquième croquis, apparaissait un gentil négroillon apportant une cafetière de "chicorée Pacha"! D'où, sur la sixième vignette, des délices célestes! Le pacha, les jambes croisées, dégustait, sur fond de palmiers, la divine boisson. Le négroillon, mignon comme l'Enfant Jésus, se régalait lui aussi au bec de la cafetière, aspergeant du cru mirifique son petit crâne touffu ! Immense allégresse finale: "Qui a bu boira chicorée Pacha", qu'Hergé transcrivait aussi en flamand: "Eens gedronken steeds geschonken !"...



Ainsi, grâce au crayon enthousiaste de Hergé, la chicorée rexiste de Hal aidait à alimenter la charmante Germaine, et nous maintenait tous en état d'euphorie !

Mais Philips, tabassé, le nez vert, la patte souillée, n'était pas, lui, euphorique du tout. Il exigeait que mes deux copains abandonnassent sur le champ l'iconoclaste Degrelle qui était en train de le pulvériser.

Jam eut vite fait son choix: il laisserait tomber la vieille charogne Philips et me suivrait. Officiellement, on l'expulsa.

Mais, on vient de le voir, nous n'étions pas riches. Un traitement de plus — même modeste — à verser chaque mois, était pour nous presque un drame. Or Paul Jamin et Hergé avaient chacun leur jeune foyer à nourrir, des femmes qui avaient besoin, chaque mois, d'un minimum de spaghettis ! Tout d'un coup, nous aurions à verser deux traitements supplémentaires ! Cela dépassait nos possibilités ! On se mit d'accord comme on put.

Hergé était moins compromis. Il n'était pas d'un tempérament spécialement batailleur. A part le joyeux numéro d'équilibrisme du leader socialiste Vandervelde, son Tintin ne s'en était pris jusqu'alors, dans "Tintin au pays des Soviets", qu'à l'anthropophage communiste des steppes, Joseph Staline, ce qui ne dérangeait pas spécialement l'hypercapitaliste Philips. Les dessins de Hergé ne lardaient jusqu'alors que l'arrière-train de ce Staline lointain ! Pour assurer la tambouille de Germaine, Hergé ferait donc encore, provisoirement le gros dos dans son cagibi du "Vingtième Siècle". Le seul Jam fut vidé, étant devenu, de toute évidence, un degrellien pestiféré ! A la porte, misérable !

Hergé demeurerait —pour combien de temps?—, muet, dans le repaire de Philips. Entre 1935 et 1939, il créerait en silence "L'Oreille cassée", "L'Ile Noire", "Le Sceptre d'Ottokar". Ce n'est qu'après la débâcle de 1940 qu'il pourrait enfin porter ailleurs ses cliques et ses claques.

Jam, lui, en six mois, allait devenir —pour plus de soixante ans !— le numéro un de la caricature en Belgique, aujourd'hui presque aussi célèbre sous son deuxième pseudonyme, Alidor.

A l'hebdomadaire "REX" d'abord, puis à notre quotidien "Le Pays Réel", (tirage de 250.000 exemplaires en 1936, contrôlé, lui aussi, chaque nuit, par notaire), la collaboration de Jam deviendrait très vite un des tout grands attraits de notre presse. Les tracés du dessin, tout au début, étaient encore un peu hésitants. En quelques mois, ils étaient devenus acérés, nets comme des coups de stylet, mais d'un stylet envoyé chaque jour, dans un énorme éclat de rire, en plein les vieilles fesses politiciennes. Des milliers de lecteurs achetaient "Le Pays Réel" rien que pour le dessin de Jam épinglant chaque jour un cloporte parlementaire au bout de son crayon amusé et meurtrier.

C'était joyeux, énorme, féroce.

Les dessins assassins de Jam, nos balais, brandis partout par les jeunes, mes centaines de meetings, mes trois articles quotidiens (j'écrivais, au fil de la plume, l'équivalent d'un volume de trois cents pages tous les quinze jours !) avaient mis de plus en plus en état d'ébullition l'électorat belge. Trois heures de sommeil me suffisaient.

Le 24 mai 1936, après une campagne fabuleuse qui restera à jamais mémorable dans l'histoire politique de la Belgique, trois cent mille électeurs me plébiscitaient !

En fait, il s'agissait d'un million de citoyens car, en ces temps-là, les femmes et les jeunes ne votaient pas. Vingt et un députés rexistes et douze sénateurs entraient en trombe au Parlement, nos balais vengeurs au poing. J'avais 29 ans. Jamais on n'avait connu une ruée pareille: un jeune garçon défonçant à coups de massue les vitrines empestées des professionnels de la politique !



Hergé, cloîtré dans son "Vingtième Siècle", n'avait pu, malgré tout, rester de glace à côté de notre brasier.

Il usa d'un subterfuge, brossa toute une bande dessinée consacrée à Flupke assistant à une sorte de fin du monde. Des escadres d'avions surgissaient de partout.

Yves-André Assolé. — N° 1135. Le Numéro 1 franc. Vendredi 29 Mai 1936

Pourquoi Pas?

Léon Degrelle
Encore un triomphateur embarrassé

Le „Pourquoi Pas ?“ du 29 mai 1936 salue la victoire de REX: „toutes les explications n'empêchent pas qu'en six mois, ce personnage, hier encore inconnu, généralement qualifié de gamin, de primaire échauffé et de grotesque, a bousculé toute la vie politique de ce pays, un des plus traditionnels du monde“.

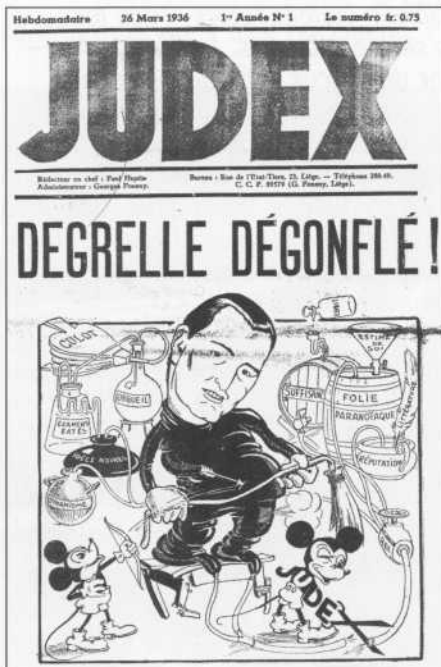


Des bombes tombaient. Mais, à côté d'une pancarte Antirex (reprise d'un journal d'insultes, histoire de ne pas faire exploser Philips) se dressait en contrepoids une autre pancarte, victorieuse: "Rex vaincra"...

Sur le premier dessin, un autre énorme "REX VAINCRA" barrait toute la façade d'un cinéma populaire. C'était exactement le 2 avril 1936. Un mois et demi à l'avance, discrètement, Hergé, via Flupke, nous adressait son salut aimablement rossard !

Il nous manifesterait aussi, d'un clin d'œil mutin, sa complicité amusée en baptisant le gang de détectives qu'il manipulait dans ses albums, du nom d'Agence Judex. Judex était le titre du plus infect journal crée de toutes pièces en 1936 pour souiller l'image du rexisme. Mais, malgré tous les Judex et leurs millions, la Belgique entière était ébranlée.

Le 24 mai 1936 nous emportons la victoire.



De notre collaboration, Georges Remi conserverait jusqu'à sa mort un souvenir émouvant. Il garderait précieusement, dans l'intimité de son bureau privé, la correspondance qu'il avait reçue de moi. A son biographe, l'écrivain Numa Sadoul, il accorda le privilège de voir ces souvenirs secrets. Mêlée à eux, se trouvait l'ébauche d'une affiche que Hergé avait brossée pour REX et dont il n'avait jamais accepté de se défaire, même aux jours les plus noirs de la persécution.

Après 1945, on a essayé d'escamoter l'exploit du rexisme; mais beaucoup de Belges regrettent encore ces jours-là où furent matés aux cris de: "Propreté ! Propreté !", les tout-puissants gangsters du profitariat démocratique.

La raclée que j'infligeais à cette crapaudaille resta longtemps marquée au fer rouge sur leurs arrières-trains putréfiés, ces fessards qu'avant les balais du Rexisme tant d'électeurs transis avaient baisés pieusement, et qu'après 1945 tant d'ahuris, éternels enquinodés, se sont mis à poulécher de nouveau avec une naïveté presque touchante.